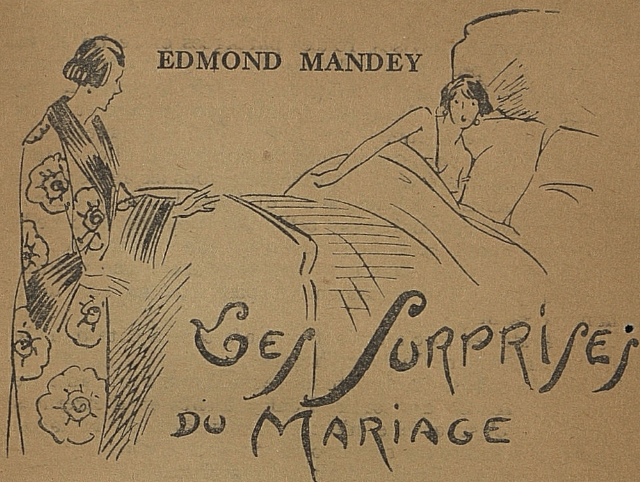
Le roman complet **1 Fr.**

Les Surprises du Mariage



Collection Gauloise

67, rue Servan, 67
:: PARIS (XIe) ::



EDMOND MANDEY

Les Surprises du Mariage

I

« TU NE M'AIMES PLUS »

Il était trois heures de l'après-midi, André et Lucie étaient couchés dans le lit qui était le principal meuble du petit rez-de-chaussée où ils abritaient leurs amours. Rien n'était plus naturel, car il est évident que si deux amants se retrouvent dans l'après-midi, ce n'est pas uniquement pour boire du Porto et croquer des petits gâteaux. Ils ont autre chose à croquer et c'est même principalement pour cette autre chose qu'ils se donnent rendez-vous.

Ce qui eût été surprenant, c'est qu'André et Lucie ne fussent pas couchés ensemble.

N'allez pas croire cependant que leurs amours fussent coupables et que Lucie trompât honteusement un brave homme de mari qui la croyait fidèle. Non, Lucie était une gentille et blonde dactylographe dont André avait fait la conquête et qui était devenue tout naturellement la petite amie de ce jeune homme élégant et jouissant d'une petite aisance qui lui permettait d'être désœuvré aux heures où généralement les jeunes gens laborieux sont à leur bureau ou à leur usine.

André vivait tranquillement des rentes que lui avaient laissées des parents avisés, rentes partagées entre lui et sa sœur Alice, une pure jeune fille avec laquelle son frère vivait dans la maison familiale que régentait la vieille gouvernante Véronique, qui était, elle aussi, un héritage du père et de la mère défunts des jeunes gens, une vieille gouvernante comme il n'y en a plus, qui veillait sur la vertu d'Alice et fermait les yeux sur les écarts d'André. Cela vous explique pourquoi le jeune amant de Lucie avait dû louer le rez-de-chaussée où il recevait sa maîtresse, celle-ci ne pouvant l'accueillir chez elle, pour la bonne raison qu'elle vivait avec sa mère. Cette dernière, sans être une personne d'une rigidité extraordinaire, n'eût certainement pas reçu en son logis l'amant de sa fille.

Donc, André et Lucie étaient couchés côte à côte dans le lit de la garçonnière du jeune homme.

La blonde enfant était toute songeuse. Lorsqu'une amante est ainsi songeuse au sortir d'enlacements et d'étreintes renouvelées, c'est qu'elle n'est pas satisfaite de la façon dont son partenaire s'est comporté vis-à-vis d'elle.

Et, précisément, Lucie n'était pas satisfaite.

Elle le manifesta sans plus attendre, en poussant un long soupir, que suivit cette déclaration brusque :

— André, tu ne m'aimes plus !

L'amant protesta :

— Je ne t'aime plus ! Que dis-tu là, alors que je viens de te prouver le contraire...

— Précisément, répondit Lucie, tu viens de me le prouver. Je ne suis pas une naïve... et j'ai compris.

« Ah ! mon pauvre chéri, tu ne peux me le cacher. Voilà déjà plusieurs jours que je m'en suis rendu compte : tes caresses ne sont plus les mêmes.

— Tu es folle !

— Non, j'ai toute ma raison. Je sais bien ce que je dis et je te répète que tu ne m'aimes plus.

André protesta de nouveau. Il prit Lucie dans ses bras, et voulut la rassurer avec des baisers.

Mais la jeune fille se dégagea :

— Non, répéta-t-elle... Ne te force pas. Ce n'est pas sincère !

Elle sauta en bas du lit et, après avoir poussé un second soupir, non moins profond que le premier, elle déclara :

— D'ailleurs, cela devait se terminer ainsi. Je savais bien que nos amours ne pouvaient pas durer éternellement, malgré que tu me le jurais...

— Mais je te le jure encore !

— Je te dispense de faux serments. Je sais à quoi m'en tenir.

« Et quand je pense que je t'ai donné ma virginité, que je suis venue à toi pure et innocente... Ah ! les hommes sont vraiment des misérables !

Tout en parlant ainsi, Lucie reprenait ses vêtements, elle passait ses bas, refaisait sa toilette.

André la regardait sans mot dire.

Elle se tourna vers lui :

— Tu vois bien que tu ne m'aimes plus. Tu ne m'aides même pas à m'habiller !

— Parce que tu m'abasourdis avec tout ce que tu me racontes !... Mais au contraire, je t'adore plus que jamais !

Et il se précipita pour déposer un baiser sur l'épaule nue de sa maîtresse.

— C'est encore du chiqué ! fit Lucie... C'est du chiqué à présent, depuis huit jours.

André éclata :

— Mais enfin, je me demande où tu vas chercher de pareilles idées !... Rien dans mon attitude à ton égard ne les justifie !...

— Tais-toi donc ! Tu ne sais pas mentir ! Avoue plutôt que tu as assez de moi, que tu veux me plaquer, mais que tu ne sais pas comment t'y prendre ! Tu as peur de la scène que je te ferai... Et je te la ferai sûrement, tu peux y compter !

« Je ne me laisserai certainement pas plaquer sans rien dire, ni sans me venger... tu serais trop content.

« Tu ne réponds pas, tu ne protestes plus, tu vois que j'ai deviné juste !...

André, en effet, ne répondait pas. André réfléchissait, et il était en train de se demander pourquoi son amie lui faisait de semblables reproches. Il se le demandait, en cherchant quelle imprudence il avait bien pu commettre, et il était très inquiet de savoir si Lucie ne l'avait pas surpris *avec l'autre*. Car, cette petite diablesse avait raison ! André voulait la lâcher, André la trompait, ou du moins, était très désireux de la tromper avec une rivale.

Lucie n'avait rien surpris du tout, mais, ainsi qu'elle le disait, son instinct féminin l'avait avertie du danger qu'elle courait, danger grave et beaucoup plus immédiat encore qu'elle ne le supposait.

Mais alors, se dira-t-on, pourquoi André protestait-il aussi véhémentement ? Puisqu'il était décidé à rompre, pourquoi ne profitait-il pas de l'occasion que lui offrait sa maîtresse? Parce qu'il eût préféré attendre : le moment choisi par lui pour la rupture n'était pas encore venu, l'heure des adieux définitifs n'avait pas encore sonné à son gré.

Cependant, il fallait bien répondre à Lucie. Il s'avança donc vers la jeune femme et, une dernière fois, essaya de la détromper :

— Lucie chérie, lui dit-il, tu es folle! Tu te figures des choses extraordinaires.

— Cela n'a rien d'extraordinaire, ça se voit tous les jours que des hommes lâchent leurs maîtresses!...

— Et pourquoi te lâcherais-je moi ?

— Tu le demandes ? Parbleu, pour une autre femme... je suis sûre que tu dois aimer une autre femme ?

— Tu te forges des idées ?

— Tu sais, je lui arracherais les yeux... et à toi aussi, si j'en étais sûre.

— Ecoute, Lucie, tu as tort de te monter la tête ainsi !

Et se faisant câlin, il ajouta :

— Voyons, se pourrait-il que je trouvasse un charme quelconque à une autre que toi ? Quels yeux pourraient m'ensorceler autres que ces jolis yeux bleus-là ?

— Oui, tu dis tout cela et puis, quand je serai partie, tu iras la retrouver !

Mais son amant la prenait dans ses bras, il la caressait, la consolait, l'embrassait, si bien que Lucie parut tout à fait rassurée lorsqu'ils se quittèrent.

Comme chaque jour, ils se séparèrent à quelques centaines de mètres de la garçonnière d'André et s'en furent chacun de leur côté.

André, du moins, en fut convaincu. Il était persuadé qu'il avait finalement calmé toutes les appréhensions de son amie.

Et, tout guilleret, il appela un taxi auquel il donna cette adresse singulière :

— Au Musée du Luxembourg !...

Il n'avait pas pris garde que Lucie, après d'être ostensiblement séparée de lui, avait rebroussé chemin. Se dissimulant, elle l'avait suivi et, à son tour, elle hélait une auto pour se faire conduire au musée du Luxembourg.

— Je me demande un peu, se disait-elle, ce qu'il peut bien aller faire à ce musée ; c'est la première fois que je le vois s'intéresser ainsi à des œuvres d'art... Certainement que ce n'est pas uniquement pour les tableaux et les statues qu'il va là-bas en taxi. Il doit y avoir une femme qui l'attend !

Et, seule dans l'auto qui l'emmenait, Lucie trépignait, ses petits pieds martelant le tapis de la voiture, ou bien, de rage, elle mordait son mouchoir.

— Eh bien ! Si je les surprends !... qu'est-ce qu'ils vont prendre!... Qu'est-ce que je vais leur passer!... Qu'est-ce que ça peut bien être que cette femme ? Ce n'est pas une de mes amies, puisqu'aucune ne connaît André, ce n'est pas une personne de mes relations !... Non... Où peut-il l'avoir rencontrée ? Sans doute chez sa sœur ; ça doit être une amie de sa sœur !...

« Peut-être une femme qu'il veut épouser... Il ne manquerait plus que ça. Ce serait le bouquet, alors !...

« Oh non !... Il ne lui donnerait pas rendez-vous au musée du Luxembourg.

Le taxi était arrivé. Les embarras de voiture l'avaient un peu retardé, si bien qu'il s'arrêtait rue de Vaugirard longtemps après celui dans lequel avait pris place André.

Lucie venait de payer le chauffeur et elle allait franchir la grille d'entrée, lorsqu'elle poussa un cri :

André apparaissait sortant du musée en compagnie d'une grande femme brune qui s'appuyait sur son bras et vers laquelle il se penchait amoureusement...

La pauvre délaissée se jeta de côté et se dissimula pour examiner sa rivale qui se dirigeait, en compagnie du jeune homme vers le jardin.

Lucie s'était bien dit qu'elle se précipiterait sur eux, qu'elle les égratignerait, qu'elle les frapperait à coups de parapluie, elle s'était bien promis de se livrer à la grande scène de jalousie, avec tout l'éclat et le scandale possible... Dans le taxi, en venant, elle avait même répété plusieurs fois la grande apostrophe par laquelle elle les surprendrait, les traitant de misérables !...

Mais à présent qu'ils étaient là devant elle, ses jambes flagellaient, elle n'osait plus s'élancer vers eux, elle avait perdu tout son courage.

Elle ne savait plus que se cacher pour épier les coupables, ce traître d'André qui, l'heure d'auparavant, était dans ses bras, et, maintenant, parlait d'amour à une autre...

Puis elle réfléchit et elle se dit :

— Non ! Il ne faut pas lui faire de scène, il serait bien trop content, il aurait un prétexte pour me lâcher tout de suite. Je me vengerai autrement !

« Œil pour œil ! Dent pour dent ! Cornes pour cornes !...

« C'est lui qui l'aura voulu !

Et, abandonnant André à ses coupables amours, Lucie rentra chez elle.

Elle arrivait aux abords de son logis, qui était situé dans le quartier Montparnasse.

Comme elle traversait la place de Rennes, elle jeta les yeux autour d'elle :

— Tiens ! dit-elle, il n'est pas là aujourd'hui !...

Mais à peine avait-elle prononcé ces mots qu'un monsieur d'une cinquantaine d'années apparaissait et s'approchant poliment de la gentille Lucie, lui disait en la saluant :

— Vous semblez attendre quelqu'un, mademoiselle. Serais-je enfin assez heureux pour que ce fût moi ?...

La jeune femme prit tout de suite l'air courroucé pour répondre :

— Monsieur, voici plusieurs fois que vous m'abordez ainsi dans la rue. Je vous ai dit que vous vous trompiez et que j'étais une jeune fille honnête !

— Je n'en doute pas, mademoiselle et le contraire ne m'est jamais venu à l'esprit !

— Alors, pourquoi vous permettez-vous de me suivre?

— Parce que vous êtes jolie... et que je ne peux plus me passer de vous voir !

— Mais vous me compromettez... J'approche justement de chez moi...

— Vous habitez ce quartier ?...

— Vous le savez bien, vous avez avant-hier monté la faction pendant une heure devant ma porte, même que le concierge l'a fait remarquer à maman, qui m'a grondée comme si c'était de ma faute.

— Pauvre petite !... Si vous voulez, j'irai lui dire qu'elle se trompe et que c'est malgré vous que je vous ai suivie jusqu'à votre maison.

— Vous ne ferez pas mal !... C'est au quatrième étage, la porte à droite.

« Mais vous savez, méfiez-vous de maman! Elle ne blague pas avec la vertu de sa fille, elle !... Aussi vous ferez bien de ne pas venir ce soir, parce qu'elle se douterait que vous m'avez suivie...

— Soit ! Je me présenterai seulement demain chez madame votre mère !

— C'est cela ! Pendant que je serai au bureau, le matin, ou l'après-midi.

Et, tandis que son amoureux quinquagénaire la saluait et s'éloignait, Lucie remontait chez elle.

— Tu sais, maman, disait-elle, le bonhomme qui me suit tous les soirs, il m'a encore abordée tout à l'heure, dans la rue.

— Quel vilain monsieur.

— Vilain !... Non, pas trop... Quoiqu'il ne soit plus bien jeune. Enfin, ça a l'air d'un type assez à la hauteur. Bref, il va venir te voir demain...

— Me voir, moi ?

— Oui, toi !... Tâche de te rendre compte s'il y aurait moyen de le faire marcher pour le bon motif !

Et Lucie pensait :

— C'est ça qui serait une vengeance de faire un mariage chic ! Après ça, je pourrais dire son fait à ce bandit d'André, qui me trompe si odieusement !...

II

LA JOLIE VEUVE

On suppose bien qu'André, ainsi que le pensait sa petite amie, n'était pas venu au musée du Luxembourg pour y contempler les chefs-d'œuvre de l'art contemporain.

A peine y était-il entré, en effet, qu'il y trouvait la femme brune que la jeune Lucie avait remarquée quelques instants plus tard au bras du jeune homme.

— Comme vous avez été long à venir ! lui-dit-elle.

— Excusez-moi... J'avais un important rendez-vous d'affaires. Je ne pouvais m'échapper.

— J'espère que la prochaine fois vous serez exact !... Mais, je ne vous en veux pas, vous voici, c'est le principal.

Et, se penchant vers lui, elle dit :

— Vous m'aimez ?

— Je vous adore et j'attends avec impatience le moment où je pourrai vous le prouver, l'heure bénie où vous serez mienne !

— Cela dépend de vous ! Avez-vous parlé à votre famille?

— Vous savez que ma famille se compose en tout de ma sœur Alice et de mon oncle Jérôme Brindard, un brave homme que je n'ai d'ailleurs nullement besoin de consulter pour me marier.

— Alors ?

— Alors, vous le voyez, personne ne peut s'opposer à nos projets.

— Qu'attendez-vous donc ?

— J'attends que ma sœur Alice soit mariée ! Je lui ai promis de ne pas la laisser seule et de ne point prendre femme avant qu'elle ait elle-même trouvé un époux.

— Mais cela peut durer longtemps ?

— Plus maintenant, car j'ai trouvé un fiancé pour ma sœur, un de mes amis qui est amoureux fou d'elle et qu'elle-même voit avec sympathie. Par conséquent, ce n'est plus qu'une question de date à fixer. Et, sitôt ma sœur mariée, ce sera notre tour.

La conversation se poursuivait maintenant dans le jardin et les deux jeunes gens y prenaient trop d'intérêt pour s'être aperçus qu'ils étaient épiés par Lucie.

Aussi, certain de sa sécurité, André se risquait-il à des démonstrations d'amour, prenant sa compagne par la taille et lui prodiguant des baisers contre lesquels elle se défendait très mollement.

— Oh ! disait-elle... Monsieur André, vous êtes beaucoup trop entreprenant...

— Puisque nous sommes fiancés !...

— Même pour un fiancé !... Pensez-vous, dans un jardin public !...

— Je vais vous reconduire chez vous, si vous le voulez. Là, nul ne nous verra.

— Vous n'y songez pas ! Reconduisez-moi jusqu'à ma porte, c'est tout ce que je vous permets !... Chez moi, ce serait trop grave... Vous pourriez aller plus loin que je ne veux vous y autoriser encore !...

— Oh ! ce ne serait guère qu'une peccadille entre nous. Vous n'êtes pas une jeune fille puisque vous êtes veuve !

— Taisez-vous ! Je vous l'ai dit, je suis honnête, je n'ai jamais trompé mon premier mari, je vous serai fidèle quand je serai votre femme, mais avant, je refuse absolument de devenir votre maîtresse.

André dut s'incliner et se contenter, ainsi qu'il y avait été autorisé, de reconduire sa fiancée jusqu'au seuil de la maison qu'elle habitait.

La gentille Lucie était bien loin de ses pensées en ce moment. Le misérable qui trahissait ainsi cete pauvre petite femme n'avait d'yeux que pour sa Jeanne, cette jeune et jolie veuve rencontrée un mois plus tôt chez des amis communs et pour laquelle il s'était vite enflammé, si vite qu'il lui avait demandé de l'épouser, ce qu'elle avait accepté en principe, après avoir obstinément refusé de devenir la maîtresse du jeune homme.

Mme veuve Langlois d'ailleurs avait une réputation d'honnêteté absolue et André n'avait trouvé personne qui pût lui dire le moindre mal de sa fiancée, ce qui l'avait encouragé à proposer à Jeanne de l'épouser.

Or, Jeanne, une fois rentrée chez elle, en revenant du musée et du jardin du Luxembourg, avait pénétré dans sa chambre.

Là, elle avait changé de robe, et, tout en s'habillant, elle monologuait :

— Oui, cet André Derrieux est un excellent parti, et il sera un second mari très bien... Mais comment vais-je faire à présent pour me débarrasser de Victor !... Il serait cependant trop dangereux de le conserver comme amant !...

Justement, Jeanne avait rendez-vous avec ce Victor qui l'attendait chez lui et, par une étrange coïncidence, Victor faisait au même moment, des réflexions à peu près semblables à celles qui embarrassaient la jolie veuve.

— Comment, se disait-il, Jeanne va-t-elle accepter que je la lâche ? Il va être bien difficile de lui faire comprendre que je dois la quitter... Cependant elle ne pouvait pas espérer que je l'épouserais... Non !...

« Ce sera ce soir la dernière fois que je la reverrai ! Si je

n'ai pas le courage de le lui dire, eh bien ! je lui écrirai en lui annonçant que je pars en province. De cette façon je n'aurai rien à craindre d'elle !...

Et, de son côté, Jeanne se disait :

— Il faudra que Victor soit raisonnable ! Je verrai bien ce soir quelle sera son attitude à mon égard ! Si je ne peux trouver le moyen de lui faire comprendre que nous devons nous séparer, je lui enverrai demain une lettre de rupture...

Son parti étant ainsi pris, elle se dirigea vers l'appartement de son amant :

— Allons ! se dit-elle en frappant à la porte, ce sera la dernière fois !...

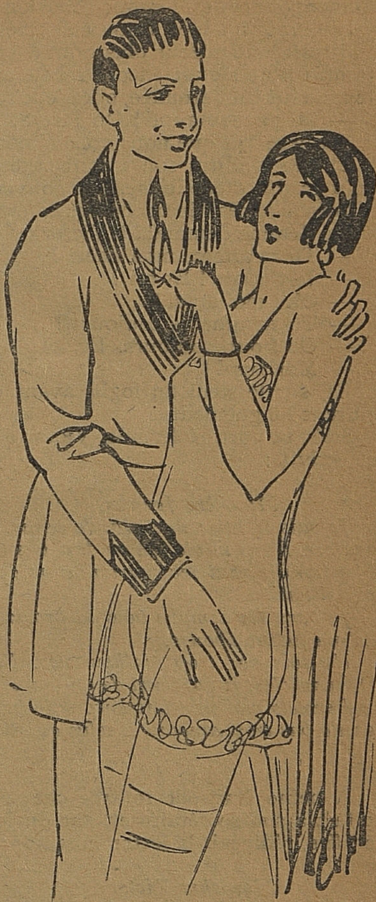
Elle frappa et Victor accourut, empressé :

— Ma chérie ! c'est toi ?... Quel bonheur !...

— Mon aimé !... Que je suis heureuse de te voir !...

Et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, ce qui n'était pas du tout, on en conviendra, le moyen de rompre.

— Ma chère petite Jeanne, je t'aime chaque jour davantage !... Il me semble que je te découvre tous les jours un charme nouveau !...



Son amant la prenait dans ses bras (page 4).

Jeanne se laissait câliner, elle acceptait les baisers et les caresses et elle pensait :

— Pauvre chéri, je ne peux pas lui gâcher son plaisir !

Et Victor se disait :

— Ce serait trop cruel si elle pouvait se douter que je veux rompre avec elle. Au contraire, mon désir est de lui donner pour ce dernier jour, l'illusion la plus grande de l'amour.

Il se montra très amoureux, très câlin et témoigna à sa maîtresse une ardeur plus grande encore qu'habituellement. Jamais il ne s'était encore révélé aussi brillant, si bien que Jeanne fut tout étonnée, et qu'elle se dit :

— Le pauvre aimé ! On jurerait qu'il se doute que c'est la dernière fois que nous nous aimons !

Et elle rendit à son amant caresse pour caresse, voulant qu'il gardât d'elle le meilleur souvenir.

Lorsqu'après deux heures d'étreintes, ils se quittèrent enfin, Jeanne demanda à Victor :

— Tu m'aimes, mon chéri ?

— Je t'adore ! Et toi ?

— Oh ! moi aussi !...

— Tu m'aimeras toujours ?

— Oh ! oui, toujours. Et toi ?

— Moi aussi !

Et, sur le seuil du logis, avant de se quitter, ils s'étreignirent longuement...

Sitôt la porte refermée, Victor s'assit devant son bureau et écrivit :

Ma chère Jeanne,

Je vais te faire une grande peine, mais il ne faut pas m'en vouloir. Dans la vie, on ne fait pas toujours ce que l'on veut. Ma famille veut me marier, et je dois m'incliner, à cause de ma situation.

Je pars dès demain pour la province où habitent les parents de ma future épouse.

Ne sois pas trop malheureuse. Et pense souvent à moi. De mon côté, je garderai de toi le meilleur souvenir...

Permets-moi une fois encore de baiser tes chères lèvres et ne garde pas trop rancune à celui qui signe pour la dernière fois.

Ton VICTOR.

A peine était-elle rentrée chez elle que Jeanne se précipitait à son secrétaire et, sur du joli papier à lettres à son chiffre, rédigeait la lettre suivante :

Mon cher Victor,

Tu vas avoir un gros chagrin. Mais j'espère que tu ne m'en tiendras pas trop rigueur. Je trouve une occasion superbe pour me faire une nouvelle situation régulière ; mon désir est d'en profiter. Une femme ne peut éternellement rester seule dans la vie et tu m'as dit plusieurs fois que ta famille ne consentirait pas à ce que tu m'épouses.

Il vaut mieux que nous ne nous revoyions pas, cela nous serait trop pénible. D'ailleurs, je quitte Paris demain.

Je t'envoie un dernier baiser de celle qui est bien triste en pensant aux heures d'amour qu'elle a passées avec toi et qui pour cette fois encore, signe

Ta JEANNE.

Les lettres, jetées au même moment ou à peu près, dans des boîtes différentes, arrivèrent naturellement ensemble à leurs destinataires.

En décachetant la sienne, Victor s'écria :

— Ah ! La rosse !

Et Jeanne, de son côté, s'exclama :

— Le salaud ! Il voulait me plaquer. Mais je lui revaudrai ça !

« Heureusement encore que je ne me suis pas compromise avec lui et que toutes mes amies ignoraient cette liaison.

Jeanne, en effet, était une femme prudente et si son amant possédait d'elle tout ce qu'une femme passionnée peut prodiguer de caresses et de plaisirs sensuels, il ignorait en revanche jusqu'au véritable nom de sa maîtresse. Celle-ci s'était bien gardée de choisir un amant dans le cercle de ses relations où elle passait pour la femme la plus irréprochable qui fût.

Victor avait dû son triomphe à cette circonstance qu'il avait rencontré par hasard la jeune veuve, laquelle lui avait livré entièrement son beau corps mais lui avait complètement caché sa personnalité. Ils s'étaient connus au cours d'une villégiature au bord de la mer. Jeanne s'était trouvée seule cette saison-là, dans la station balnéaire où Victor était descendu lui aussi ; ils s'étaient retrouvés sur la plage et au casino et, lorsque l'heure du retour à Paris était venue, ils étaient amants. Lui avait naturellement accepté comme exact le nom supposé que sa maîtresse avait donné comme le sien, ne pouvant penser qu'elle voulût le tromper.

— J'ai été bien inspirée en agissant ainsi, se disait-elle en relisant la lettre de Victor. Si, à présent, ce monstre apprenait mon projet de mariage, il pourrait peut-être me causer des ennuis. Mais il ne découvrira jamais que Mme veuve Langlois est la même personne que la Jeanne Lambert qu'il a eue comme amie !

III

LES FIANCÉS

En quittant Jeanne, André, qui n'était encore autorisé qu'à accompagner jusqu'au seuil de sa maison celle dont la

beauté n'avait plus de mystères pour Victor, André, tout heureux, cependant, car il avait le cœur débordant d'espoir, regagna à pied la maison familiale. Il aimait rentrer ainsi, en flânant par les rues ; et il mit si longtemps à faire le chemin qu'il était déjà tard lorsqu'il arriva, si bien que la vieille gouvernante, Véronique, s'écria :

— Ah ! monsieur André ! Vous voilà donc ! Je ne savais plus si je devais compter sur vous pour dîner ce soir.

— Pourquoi donc, Véronique ? Il n'est pas tard... A peine plus de huit heures !

— Huit heures ! Et vous appelez cela pas tard ? Enfin ! Mettez-vous vite à table ! Mademoiselle vous attend.

Alice, en effet, attendait son frère.

C'était, cette Alice, la plus gracieuse jeune fille que l'on pût voir. Assez grande, blonde, avec de beaux yeux noirs, des traits fins, une mignonne petite bouche qui s'ouvrait toujours en un gentil sourire sur deux rangées de dents nacrées ; elle était en outre fort bien faite ; la poitrine naissante faisait ressortir la courbe du corps, la ligne souple de la taille et les hanches bien prises.

Il était évident que l'on devait, en la voyant, en tomber tout de suite amoureux, et l'ami d'André, auquel celui-ci l'avait fiancée, était un favorisé du sort pour avoir réussi à se faire aimer d'une aussi jolie enfant qui, avec sa dix-huitième année, sentait pour la première fois battre son petit cœur en présence d'un homme.

Mais aussi, cet ami de son frère, Victor Dardac, était bien, il faut le dire, le jeune homme le plus séduisant qu'Alice eût encore rencontré parmi tous ceux qui lui avaient déjà été présentés.

Sardac était un camarade d'André ; ils s'étaient connus élèves au même lycée et s'étaient retrouvés dans la vie ; le premier ayant fait son droit était inscrit au barreau parisien et sa situation de fortune lui permettait d'envisager l'avenir sous le plus riant aspect. Alice avait été séduite tout de suite par cet élégant, au talent de fin causeur, et elle était à présent toute heureuse, ne pensant plus qu'à son mariage prochain.

André n'avait pas mis sa sœur au courant de ses projets personnels. Il voulait d'abord laisser se célébrer l'union d'Alice et de Sardac; après, il leur présenterait sa fiancée.

— Petite sœur ! dit-il ce soir-là, tu n'as pas vu ton fiancé tantôt ?...

— Non.

— Il ne va pas venir ?

— Je l'espérais. Mais il s'est fait excuser ; il a été retenu au dernier moment par un rendez-vous urgent avec un client pour lequel il plaide un important procès.

— Oh ! oh !... Voilà qui est grave, si l'avocat fait déjà tort à l'amoureux. Que sera-ce quand vous serez mariés...

— Mais ce ne sera plus la même chose parce qu'il recevra ses clients chez lui, c'est-à-dire chez nous... Et d'abord, je te défends de dire du mal de mon fiancé !

— Dieu m'en garde ! Sardac est un trop excellent ami et un trop vieux camarade pour que je médise de lui. Et j'ajouterai même que je suis beaucoup trop heureux de le voir devenir mon beau-frère...

— En revanche, il me consacre toute sa journée de demain.

— Il tient à se faire pardonner.

— Oui, il m'a dit : Je liquide une dernière affaire et, jusqu'à notre voyage de noces, je n'appartiens plus qu'à vous.

— Sapristi ! Tu dois être contente !...

— Tu penses ! Alors, demain, il déjeune avec nous... et puis nous passons toute la journée ensemble... avec Véronique naturellement, parce que autrement, ce ne serait pas convenable.

— S'il n'y avait pas Véronique, d'ailleurs, je ne le permettrais pas...

— Et puis l'oncle doit venir déjeuner aussi.

— L'oncle Jérôme ! Voilà un siècle qu'on ne l'a vu. Je me demande ce qu'il devient.

— Que veux-tu qu'il devienne ! Il continue à vivre heureux en égoïste, comme un vieux garçon qu'il est...

— Tu es sévère !

— Je suis sévère, bien sûr. Parce que je n'aime pas les vieux garçons ! Je trouve qu'ils ont toujours lésé une femme !

— Ou plusieurs.

— Au moins celle qu'ils auraient pu épouser... André, tu ne seras pas un vieux garçon, toi ?

— Oh ! non !... Seulement, il faut que je trouve une occasion...

— Oh ! une occasion ! Quel vilain mot quand il s'agit d'un mariage ?

— Ne le prends pas en mal. Je voulais dire : il faut que je rencontre une personne qui me plaise, que j'aime et à qui je ne sois pas antipathique...

— Ce n'est pas difficile !...

— Enfin, nous y penserons plus tard. Pour le moment, ne songeons qu'à toi, chère petite sœur.

— Dis donc, André, puisque M. Sardac ne peut pas venir ce soir, si on lui faisait la surprise d'aller chez lui.

— Tu n'y penses pas... Voyons. C'est ça qui ne serait pas convenable de se rendre ainsi au domicile de ton fiancé, qui est encore garçon...

— Même avec toi ?

— Même avec moi !... Tu aurais l'air de vouloir l'espionner... ça ne se fait pas... N'oublie pas que tu n'as encore que des droits... théoriques sur lui...

— Comment, des droits... théoriques ?... Alors, tu admettrais qu'à présent que nous sommes fiancés, à quinze jours de la date de notre mariage, il se permit encore certaines libertés !...

— Ne te fâche pas... Ne te fâche pas... Je n'admets rien du tout. Je suis persuadé que Sardac, comme il te l'a dit, a reçu ce soir un client avec lequel il est fort occupé à compulser un ennuyeux dossier... et qu'il préférerait de beaucoup être auprès de toi.

— Je pense bien qu'il le préfèrerait !... C'est pourquoi je voulais que nous allions l'arracher à son ennui... Mais, probablement que de ton côté, tu veux sortir ce soir après dîner...

— Oui précisément,... je voulais sortir...

Alice menaça gentiment son frère du doigt :

— Grand vilain ! Il va encore laisser sa petite sœur toute seule !... Il ne m'emmènerait certainement pas avec lui...

— C'est que, reprit André d'un air embarrassé, on ne peut pas emmener les petites filles partout...

— Les petites filles ! Voyez-vous cela ! Heureusement que dans quinze jours, je serai mariée, alors, j'irai partout. Mon futur mari m'a déjà promis qu'il m'emmènerait avec lui dans tous les endroits où on ne peut pas conduire les petites filles, comme tu le dis si bien.

« Et, pour ta punition, c'est toi qu'on laissera à la maison !

Le frère et la sœur poursuivaient encore ce dialogue en achevant de dîner, lorsqu'on sonna à l'entrée. Véronique se précipita et revint en disant :

— C'est monsieur Sardac !

Joyeuse, Alice se précipita au-devant de son fiancé :

— Par exemple, ça, c'est gentil !...

— Tu arrives à propos, mon cher, fit André, ma sœur voulait absolument que je l'emmène chez toi.

— Chez moi ?... fit le jeune homme.

— Oui. Heureusement, je lui ai fait remarquer que cela n'était pas convenable pour une fiancée...

— Oh ! répliqua Sardac, reprenant son assurance, mademoiselle Alice peut venir chez moi en toute confiance, à toute heure du jour, elle sera la bienvenue et elle ne risque d'y faire aucune rencontre désagréable.

— N'est-ce pas ?... A la bonne heure! s'écria la jeune fille. Pour un peu, mon frère vous eût fait soupçonner d'un tas de vilaines choses !...

— Il aurait eu tort, car il sait bien que je suis insoupçonnable !...

De fait, Sardac était un garçon très sérieux et André, tout ami qu'il fût avec lui, ne connaissait pas de liaison à son camarade...

Aussi répondit-il tout de suite :

— Pour ça, il n'y a rien à dire sur Sardac... rien du tout ! C'est même la principale raison pour laquelle je suis heureux que tu l'épouses...

Les jeunes gens s'étaient rapprochés et Sardac, assis près d'Alice, avait pris dans les siennes les mains de la jeune fille.

— Chère petite Alice, lui disait-il, vous m'excuserez d'être venu si tard, mais je ne pouvais laisser s'achever la journée sans vous avoir vue. C'eût été une trop mauvaise journée pour moi...

— Et pour moi aussi !... Dites donc, il vous a tenu longtemps, ce client ?...

L'avocat hésita, puis il dit :

— Oh ! oui, très longtemps...

— Mais vous avez tout de même pu vous en débarrasser ?...

— Non sans peine. Heureusement, c'est fini, c'est encore une affaire que j'ai liquidée... A présent, le palais ne me reverra plus pendant deux mois... Le cabinet de l'avocat est fermé.

— Pour cause de mariage !... ajouta Alice en riant et en plongeant ses deux grands yeux dans ceux de son fiancé.

— Pour cause d'amour ! surenchérit Sardac !

Et, profitant de ce qu'André regardait discrètement d'un autre côté, le jeune homme attira vers lui la mignonne tête blonde et se laissa aller à prendre sur les jolies petites lèvres un long baiser qui fit tressaillir la jeune fille jusqu'au plus profond de son être.

André, qui se retournait à ce moment, toussa :

— Attention !... fit-il... Attention ! Je suis là !... Il y a même Véronique qui aurait pu vous voir !... Qu'est-ce qu'elle aurait pensé en vous voyant vous embrasser sur la bouche !...

— C'est donc défendu ! demanda Alice avec un petit air naïf.

— Avant le mariage... habituellement... Ça ne se fait pas !... déclarait André, lequel était d'ailleurs très gêné dans ce rôle de mentor.

— Bah ! dit Sardac en riant... c'est permis quand on s'aime !...

— Oui, naturellement, fit André...

— Tu vois bien !... Alors, je recommence !...

Et le jeune avocat recommença... Ce qui procura à la blonde Alice la plus douce sensation, bien qu'elle rougît jusqu'à l'extrême pointe du gentil petit lobe de ses charmantes oreilles.

Ce fut elle-même qui dit en matière de conclusion :

— D'ailleurs, ça ne doit pas être mal, puisque dans tous les films américains, on voit les gens s'embrasser comme ça... Et puis ça fait beaucoup de plaisir...

Cette déclaration valut à la fiancée qui osait exprimer ainsi sa satisfaction un troisième baiser, juste comme entrait la vieille gouvernante, laquelle se voila le visage, en s'écriant :

— Oh ! Mademoiselle !... Mademoiselle !...

La soirée fut charmante, coupée de petits intermèdes dans le même genre et, lorsque vint l'heure de se séparer, André offrit à son ami de l'accompagner, ce que Sardac accepta.

Lorsque les deux jeunes gens furent dehors, le frère de l'innocente Alice demanda à Sardac :

— Vrai, mon vieux, ça ne t'aurait rien fait que j'arrivasse à l'improviste ce soir chez toi avec ma sœur ?...

— Mon cher ami, répondit l'avocat, ne parlons plus du passé. Je l'ai complètement liquidé et, à ce sujet, tu peux être tranquille pour ta sœur.

— Je me suis bien douté que ce client avec lequel tu avais rendez-vous ce soir...

— Si tu t'en es douté, tu as bien fait d'empêcher Alice de venir... Mais à présent, tu peux l'amener chez moi autant qu'elle le voudra...

— Heureux homme !

— Oh oui ! Très heureux, en effet... très heureux... ta sœur est charmante et je l'adore... J'ai hâte de posséder ce trésor...

— Je te comprends... Ce sera une petite femme merveilleuse... et, tu sais, elle t'aime aussi, beaucoup...

— Tu me fais plaisir en me disant cela !

— C'est la vérité !... Elle ne pense qu'à son futur mari A toi de ne pas la désillusionner !...

— Oh ! Je suis trop amoureux d'elle pour cela !...

— Oui, cette histoire... ce client de ce soir, c'est bien fini ?...

— Tout à fait fini !... D'ailleurs, tu sais, c'était une amie comme ça, sans importance, on savait tous les deux que ça devait se terminer un jour ou l'autre... Alors, ça n'a pas fait de chichis...

— Tu as de la veine, toi !... Moi, j'ai une petite amie dont je voudrais bien me débarrasser aussi... Je ne peux pas y arriver...

— On y arrive toujours,... pourtant.

— Oui, je sais bien. Mais quand je suis avec elle... ma foi elle me reprend toujours un peu. Et puis, je vais te dire j'ai peur qu'elle me fasse un scandale...

— Bah ! Elles disent toutes cela et puis elles ne font rien

du tout. Si tu ne trouves pas le moyen de lui dire, écris-lui... c'est si simple. On annonce son départ en province, des raisons de famille, etc... Si tu veux, moi, je te rédigerai la lettre pour ta petite amie...

— Oh ! non... Je saurai l'écrire tout seul !...



Elle se cacha toute confuse (page 22).

— Si tu lui as quelques obligations, tu peux alourdir la lettre d'un chèque ! Cela, c'est ton affaire !...

— Oui, certainement, un chèque... Mais Lucie sera quand même fâchée !...

« Enfin, j'espère qu'elle ne fera pas de scandale, quoiqu'elle m'en ait menacé.

— Qu'est-ce que c'est donc que cette Lucie ?...

— Une petite dactylo...
— Que tu as enlevée à sa machine ?
— Oui.
— Moi, je ne vois pas pourquoi elle ferait plus la difficile qu'une autre. A ta place, j'enverrais la lettre...
— Tu as raison, c'est ce que j'ai de mieux à faire !
Et, en quittant son ami Sardac, André, au lieu de retourner chez lui, s'en fut jusqu'à sa garçonnière, là où il se retrouvait chaque après-midi avec Lucie. Celle-ci viendrait le lendemain comme de coutume. Il ne serait pas là, et la jeune femme trouverait le billet qu'il allait écrire à son intention.
Se rappelant les conseils de son camarade, André écrivit donc :

Ma chère petite Lucie,
Hier, je n'ai pas eu le courage de t'avouer la vérité, pour ne pas trop t'affliger. Ma famille m'oblige à me marier et je dois partir immédiatement pour la province. Il est préférable que je quitte Paris sans que nous nous revoyions ; nous serions trop malheureux tous les deux. Je ne veux pas te laisser sans ressources et je te prie de bien vouloir accepter ce modeste chèque qui te permettra d'attendre un peu. Tu sais, d'ailleurs, que tu ne feras jamais en vain appel à moi...
Je t'embrasse, désespéré, aie du courage,

ANDRÉ.

IV

HYMÉNÉE ! HYMÉNÉE !

Une véritable vague de mariage allait entraîner successivement vers des mairies différentes, afin d'y consacrer officiellement des unions légitimes, les divers personnages mêlés à cette aventure.
Tandis que, dégagé de tout souci, Sardac se donnait entièrement à la cour assidue qu'il faisait à la jeune Alice, bientôt son épouse, André ayant chassé la petite Lucie de ses préoccupations, ne pensait plus qu'à la séduisante Jeanne, laquelle n'avait plus rien à craindre de l'infidèle Victor, son amant éconduit.
Mais nous avons abandonné la petite dactylographe au moment où elle annonçait à sa mère la visite pour le lendemain du personnage inconnu qui la suivait avec insistance, et nous avons vu que la petite amie d'André, certaine que celui-ci était prêt à la quitter, avait donné pour mission à sa mère de s'enquérir des dispositions du quidam à l'égard de son enfant.

Le quidam se présenta dès 9 h. 1/2 du matin : il avait sans doute hâte de venir faire connaissance avec la mère de la gentille petite Parisienne qu'il avait remarquée et qu'il suivait chaque soir depuis plusieurs jours. Il n'avait pas oublié les indications que lui avaient données Lucie elle-même et il frappa sans hésiter à la porte de droite sur le palier du quatrième étage. On pense bien que Lucie n'était pas là. Lucie était à son bureau, car, si elle était libre l'après-midi, elle avait un emploi le matin, afin de pouvoir toujours préserver sa réputation.

L'entrevue de l'homme sérieux, âgé, mais assez cossu, avec la mère de la blonde dactylo, fut certainement très satisfaisante pour l'un comme pour l'autre, car, lorsque Lucie revint, à l'heure du déjeuner, sa mère lui dit :

— Tu sais, ce monsieur d'hier est venu ?

— Ah ! Et alors ?

— C'est un homme très bien... Il a les intentions les plus honnêtes. D'abord, je lui ai dit ma façon de penser. Je n'y suis pas allée par quatre chemins. Je lui ai déclaré que tu étais une fille sage, que ce n'était pas compréhensible de la part d'un homme aussi comme il faut que lui de suivre les jeunesses...

« Alors, il m'a expliqué que tu l'avais ensorcelé, qu'il se rendait bien compte qu'il avait été maladroit, mais qu'il ne cherchait pas à détourner une jeune fille de ses devoirs...

« Enfin, ma petite, voilà, je l'ai mis en route pour le bon motif. Il m'a dit de te faire ses excuses et je l'ai autorisé à venir ici, à la maison, deux fois par semaine, pour te voir... Il m'a même invitée à aller au théâtre avec lui... toi et moi...

« Quoi, ça y est, si tu veux, c'est un mariage... Et il a l'air d'avoir le sac.

Lucie était contente comme tout. Elle se jeta dans les bras de sa mère, et lui dit :

— Maman ! Maman ! Comme je suis heureuse !... Nous allons être riches !...

Et, en elle-même, elle joutait :

— André m'attend tantôt. Il va voir de quel bois je me chauffe !... Je peux la lui faire, maintenant, la scène... Au contraire, c'est moi qui veux avoir le beau rôle en le plaquant parce qu'il me fait cocue !... Et, plus tard... je lui ferai savoir que j'ai fait un chic mariage ! Il enragera !...

Telles étaient les dispositions d'esprit dans lesquelles se trouvait la blonde Lucie en se dirigeant vers le rez-de-chaussée où elle rencontrait habituellement son amant. Nous savons que ce jour-là, elle ne devait point l'y trouver et qu'une lettre de rupture l'y attendait...

La déconvenue fut grande. Il ne saurait y en avoir de plus grande pour une femme qui s'apprête à reprocher sa

conduite à son amant que de trouver une lettre de celui-ci lui signifiant son départ...

Lucie se mit dans une violente colère.

— Ah ! disait-elle... J'aurais dû l'avertir hier, au Luxembourg, quand il était avec cette saleté ! Où a-t-il été encore la ramasser, celle-là ?...

Elle allait et venait, furieuse, ne sachant quel parti prendre.

Puis, soudain, elle dit :

— Il me croit bien sotte pour couper dans son histoire de province !... Attends un peu mon vieux, je vais te montrer que je ne suis pas née d'hier et qu'on ne me fait pas prendre des vessies pour des lanternes.

A son tour, elle écrivit. Sa plume courait rageusement sur le papier.

La lettre de Lucie à André disait :

Mon cher André,

Je ne courrai pas après toi et ne prendrai pas le train pour te rejoindre. D'autant plus qu'il me suffirait peut-être de monter dans l'autobus qui me conduirait au musée du Luxembourg, pour y voir « les raisons de famille » qui te contraignent à me plaquer aussi cavalièrement. Je te souhaite bien du bonheur avec ta nouvelle amie ; elle est brune, sans doute pour changer... Mais tu aurais pu mieux choisir pour me remplacer.

Enfin, il paraît qu'il y a encore des hommes très bien qui me trouvent à leur goût, car, précisément, je voulais t'annoncer que j'avais été demandée en mariage par un monsieur très riche... que je vais épouser sans tarder...

Tu le vois, je ne me désespère pas.

Je garde le chèque ; ce sera un souvenir, quoiqu'il ne soit pas très gros... Enfin, n'est-ce pas, tu fais ce que tu peux... J'aurai mieux avec mon futur époux...

Quand tu seras fatigué de la dame brune, tu me l'écriras... A un de ces jours,

Lucie.

Ayant relu le billet, elle dit, satisfaite :

— Au moins, comme ça, c'est tapé... Et il en aura pour son argent !...

Après quoi elle sortit, et, laissant sa clé au concierge, elle lui dit :

— Vous la remettrez à mon ami quand il viendra.

L'ami ne revint que le lendemain, et il trouva, à son tour, la réponse de sa maîtresse.

— Ça, par exemple, dit-il, c'est plus fort ! Elle m'avait suivi ?... Et cette histoire de mariage, qu'est-ce que ça signifie ?...

Ayant retrouvé son ami Sardac, il lui donna connaissance de cette lettre. Mais l'avocat lui répondit en riant :

— Elles sont toutes les mêmes. Moi aussi, on m'a répondu qu'on allait faire un beau mariage... Elles se figurent que cela nous rend jaloux...

Evidemment, André n'était pas jaloux du futur mari de Lucie. Il ne connaissait d'ailleurs pas le personnage qui allait épouser la petite dactylo et se souciait fort peu de le connaître.

L'important, c'était, qu'ayant recouvré sa liberté, il pût se livrer à son nouvel amour et préparer son futur mariage avec la jeune, jolie et honnête veuve à laquelle il avait sacrifié sa petite amie.

Mais, nous l'avons dit, il entendait que d'abord fût célébré l'union de sa sœur et de son ami Sardac.

Il se retrouva avec celui-ci pour le déjeuner, en compagnie d'Alice et de l'oncle Jérôme Brindard. Ce brave homme, qui venait de dépasser la cinquantaine, était un joyeux vivant, qui aimait beaucoup son neveu et sa nièce, et il avait pris tout de suite le fiancé d'Alice en grande affection.

— Voilà ma famille qui s'augmente ! disait-il... A la bonne heure, au moins, Mariez-vous, mes enfants, aimez-vous !... J'espère bien qu'avant longtemps, ce sera le tour d'André !...

Alice partit d'un grand éclat de rire !

— Mâtin ! Mon oncle, vous voulez marier tout le monde, aujourd'hui... On ne dirait pas que vous êtes resté rebelle au mariage et que vous êtes un vieux garçon !...

— Un vieux garçon !... Dis un garçon, vieux est de trop !

— Ne vous fâchez pas, mon oncle, ne vous fâchez pas... Vous savez, moi, je suis très jeune, alors...

— Oui, alors, tous les gens qui ont plus de vingt-cinq ans, pour toi ce sont des vieux... Nous en reparlerons... D'abord, je n'ai pas encore juré que je mourrais célibataire.

A cette déclaration de Jérôme Brindard, les trois jeunes gens se regardèrent abasourdis.

André, le premier, recouvra l'usage de la parole :

— Diable ! Vous méditez de nous présenter une tante un de ces jours ?

— On ne sait jamais !... On ne sait jamais !...

— Enfin, dit André, si vous nous présentez une tante, tâchez qu'elle soit gentille et qu'elle ne trouble pas la bonne harmonie qui règne entre nous.

— Tu peux y compter, mon neveu ! Rien, ni personne ne pourrait troubler cette bonne harmonie.

« Pour le moment d'ailleurs, mon petit André, il ne s'agit ni de toi, ni de moi, mais de ces deux tourtereaux... Quand ils auront ouvert le feu, nous verrons ce qu'il nous restera à faire.

Sardac et Alice « ouvrirent le feu », comme le disait l'oncle Brindard, la semaine qui suivit.

Le soir de leur mariage, tandis qu'ils se retrouvaient couchés côte à côte, Alice disait à son époux :

— Alors, maintenant, nous pouvons nous embrasser sur la bouche tant que nous voulons, ça n'est plus défendu !...

Et, enhardie, ce fut elle-même qui se pendit au cou de son mari pour lui offrir la fraîcheur de ses jeunes lèvres.

Sardac, d'ailleurs, goûtait pleinement la joie de posséder ce corps virginal et il tenait, longtemps, serrée contre lui, blottie sur sa poitrine, sa jeune femme qu'il allait, l'instant d'après, initier à l'amour.

Alice était tout énamourée, elle tressaillait sous les caresses de son mari, et lorsqu'elle fut sienne, elle lui dit :

— Dis-donc, mon chéri... je souhaite à toutes les femmes d'être aussi heureuses que moi !

— Et moi, lui répondit Sardac, je souhaite à tous les hommes d'éprouver un bonheur semblable au mien... mais je ne crois pas que ce soit possible...

— Ah !... Alors, si mon frère André se marie, il ne sera pas aussi heureux que toi ?...

— Peut-être... mais il ne possédera pas la plus jolie femme du monde, puisque c'est moi qui l'ai...

— Grand fou ! répondit Alice.

Et, d'un baiser, elle ferma la bouche de son compagnon de lit, en même temps qu'elle lui soufflait tout bas à l'oreille :

— Et l'oncle Jérôme... s'il se marie... crois-tu qu'il sera heureux ?...

La réponse de Sardac fit rougir Alice qui se cacha, toute confuse, la tête sous les couvertures.

Son mari, en effet, lui avait dit :

— Si l'oncle Jérôme se marie, je crois qu'il sera cocu !...

Lorsqu'elle revint à elle, elle déclara :

— En tout cas, qu'ils se marient donc comme ils voudront, ils ne nous empêcheront pas d'être heureux, nous autres...

C'était là une parole pleine de présomption, comme on va le voir par la suite de cette aventure.

Car, tandis que, tout à leur lune de miel, les jeunes époux se rassasiaient d'amour, de noirs complots se tramaient dans l'ombre, et, ce qu'il y avait de plus grave, c'est que ceux-là même qui les tramaient ne s'en doutaient pas le moins du monde.

A peine Alice et son mari avaient-ils quitté Paris qu'André avait fait auprès de la tante de Jeanne, une dame fort respectable, la démarche officielle par laquelle il sollicitait l'honneur d'être agréé comme époux par la jeune veuve.

Naturellement, la réponse avait été affirmative, puisqu'elle était convenue d'avance, et Mme veuve Langlois

avait déclaré qu'elle serait très flattée de mettre fin à son veuvage en compagnie d'un homme aussi distingué que celui qui lui demandait sa main.

Immédiatement, André avait écrit à sa sœur une lettre pleine d'enthousiasme, dans laquelle il lui disait :

Ma chère Alice,

Ton voyage de noces devant se prolonger durant trois mois, je ne me sens pas le courage d'attendre aussi longtemps pour imiter votre exemple, à ton mari et à toi. Je ne dis pas que vous me retrouverez marié en rentrant à Paris ; mieux, le mois prochain, je vous rejoins sur la côte d'Azur avec ma femme. Je vous présenterai la plus charmante des belles-sœurs, laquelle, j'en suis convaincu, deviendra vite une grande amie pour toi, ma chère Alice.

C'est une jeune veuve, très distinguée, nous nous aimons à la folie. D'ailleurs, je vais la présenter demain à l'oncle Jérôme, lequel, lui, assistera à mon mariage.

Alice répondit à son frère en le félicitant et en lui disant que son mari et elle avaient hâte de connaître leur nouvelle belle-sœur et qu'ils leur souhaitaient de s'aimer autant qu'eux-mêmes.

La tante de Jeanne offrit en l'honneur des fiancés un dîner auquel assista l'oncle Jérôme qui se montra plein d'enthousiasme et répéta encore à son neveu :

— Cela me donne des idées ! Cela me donne des idées !

Ce à quoi, André répondit naïvement :

— A votre aise, mon oncle !... Tenez, la tante de Jeanne, qui n'a pas dépassé la quarantaine, serait peut-être un excellent parti pour vous !...

Mais Jérôme Brindard toisa son neveu et lui déclara :

— Non, mais... tu ne me prends pas pour un vieux podagre qui se marie uniquement pour faire soigner ses douleurs... Une femme de quarante ans... Ah non !... Alors !... Je me sens encore de taille à satisfaire une jolie fille !

André regarda son oncle, stupéfait, et ne put s'empêcher de lui dire :

— Prenez garde, mon oncle... Mariez-vous, mais ne faites pas de bêtise !...

Jérôme Brindard n'était pas content. Il dit sèchement :

— Sois tranquille, je sais me conduire dans la vie...

Néanmoins, il ne tint pas rancune à son neveu, fut très aimable avec Jeanne et représenta très dignement la famille du jeune marié lors de la cérémonie qui eut lieu peu de temps après.

Il les embarqua le soir même dans le train qui devait emporter les nouveaux époux vers le Midi où Alice et son

mari avaient retenu à leur intention une chambre voisine de la leur dans l'hôtel où ils étaient descendus.

— Vous verrez, avait dit André à sa femme, vous verrez comme ma sœur est gentille.

— J'ai hâte de la connaître !...

— Et son mari ! C'est mon plus vieil ami, un garçon charmant !

— Oh ! lui m'intéresse moins. Pour moi, il n'y a plus maintenant qu'un seul homme que je trouve charmant...

— Lequel ?

— Vilain, qui le demande... Quand il le sait très bien !

— C'est pour me le faire répéter une fois de plus, ma chérie !...

André et sa femme s'arrêtèrent en route et ce fut à Lyon, dans un des premiers hôtels de la seconde ville de France, que le jeune homme connut enfin le bonheur auquel il avait tant aspiré.

— Ma Jeanne chérie, disait-il, enfin, tu es mienne ! Enfin, je vais être heureux vraiment ! Jure-moi que tu n'as jamais eu d'amant...

— Oh ! Par exemple ! Que me demandes-tu là ?... Oser me soupçonner ainsi !... moi qui ai tant lutté pour ne pas être ta maîtresse !... Tu ne t'es donc pas aperçu des efforts que j'étais obligée de faire pour ne pas te crier mon amour... Mais je suis une femme de devoir avant tout... Et si j'ai pu ainsi résister à un homme que j'aimais, au seul homme que j'aie jamais aimé... comment aurais-je pu céder à un autre ?...

Et André demanda pardon d'avoir soupçonné une telle femme, il lui demanda pardon, ce qui ne fit qu'accroître son ardeur, si bien que la chambre de l'hôtel lyonnais fut cette nuit-là le théâtre de brillants exploits amoureux et que le lendemain matin, en reprenant le rapide, André et Jeanne n'étaient nullement reposés par la nuit qui avait interrompu leur voyage. Mais ils ne s'étaient pas arrêtés pour se reposer, et, pendant que le train courait le long du Rhône, vers le soleil, ils étaient blottis amoureusement l'un contre l'autre, échangeant des baisers et aussi des phrases comme celles que se disent tous les amants et tous les jeunes époux (qui sont aussi des amants) : « Je t'aime. » « Je t'aimerai toujours. » « Mon chéri. » « Mon adorée. », etc...

Comme le soir, le train entrait en gare de Nice, André dit :

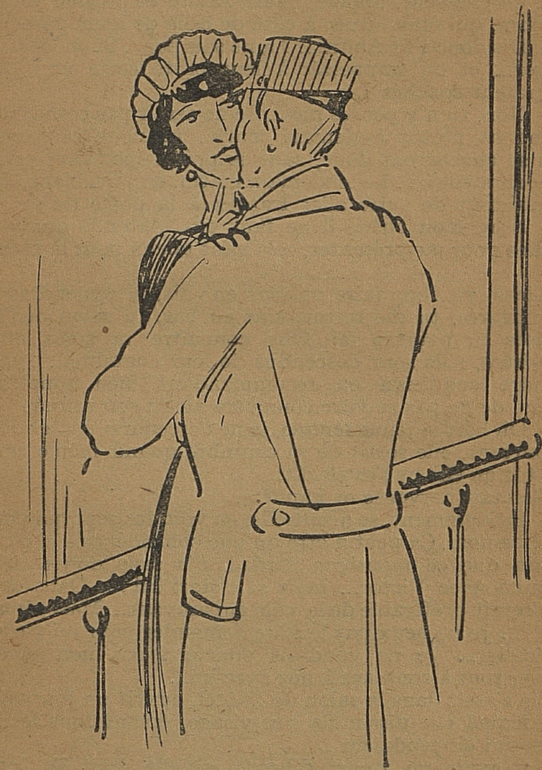
— Nous voilà arrivés... Alice et son mari ne nous attendaient pas aujourd'hui, nous allons leur faire une surprise !...

— Oh ! oui, répondit Jeanne. Ce sera amusant !...

V

UNE PREMIÈRE SURPRISE

Ils se firent, aussitôt débarqués, conduire à l'hôtel où la sœur et le beau-frère d'André étaient descendus.



Le garçon de l'ascenseur et une fille de chambre (page 27).

En arrivant, le jeune homme demanda :
— Monsieur et madame Sardac ne sont pas là ?
— Non, monsieur, ils sont à Monte-Carlo ! Ils ne rentreront que par le dernier train...

— Tant pis... En tout cas, ils ont dû retenir une chambre pour nous.

— Ah ! Vous êtes monsieur Derrieux, le frère de madame Sardac ?

— Oui.

— Très bien... Je vais vous faire conduire à votre appartement.

Et un chasseur, appelé, guida André et Jeanne vers leur chambre, qui était située à côté de celle de leurs parents.

— Dis donc ! fit André... Tu ne sais pas... Si on les laissait rentrer... et on frapperait à leur porte cette nuit quand ils seraient couchés ?...

— Non, tu n'y penses pas... Ce ne serait pas convenable..., Attendons plutôt à demain matin, tu nous présenteras..

Ils se couchèrent donc, sans se préoccuper pour ce jour-là de leurs voisins. Le lendemain matin, en s'éveillant, André voulait tout de suite aller frapper à la porte de sa sœur.

— Non, mon chéri, il ne faut pas. Attends que je sois habillée pour me présenter, cela vaut mieux pour la première fois.

« Tiens, va donc faire un tour en ville, tu reviendras dans deux heures, tu me retrouveras en bas, au salon de l'hôtel et alors tu pourras me faire connaître ta sœur et ton beau-frère, s'ils sont descendus de leur chambre...

André acquiesça en recommandant bien toutefois à Jeanne de ne pas se faire connaître avant son retour.

— Oh ! dit la jeune femme, je ne descendrai pas avant.

Pourtant, elle sortit de sa chambre quand même un peu plus tôt qu'elle ne l'avait dit.

Elle était nerveuse et inquiète.

— Evidemment, se disait-elle, on voit des gens qui portent le même nom. Ça peut n'être qu'une coïncidence... Il est bien certain que ce monsieur Sardac, n'a sans doute rien de commun avec Victor... mais si c'était lui !... Dans ce cas, là, il serait préférable de le voir auparavant... Mais comment faire ?... Je ne peux pas le faire demander pour lui parler en particulier... Je ne voudrais pourtant pas non plus me trouver tout à coup nez à nez avec lui...

Elle s'assit dans le salon de l'hôtel, ouvrit un journal derrière lequel elle dissimula son visage, épiant tous les locataires qui descendaient...

Il y avait un quart d'heure qu'elle était là, lorsque Sardac apparut.

— C'est lui ! fit-elle...

Elle l'avait reconnu tout de suite.

— A présent, voilà mon ancien amant qui est devenu mon beau-frère !...

Elle se leva et s'alla placer sur le chemin de Victor, du

pauvre Victor, qui ne se doutait pas de la surprise qui l'attendait...

Le jeune avocat faillit tomber à la renverse en se trouvant en face de son ancienne maîtresse.

— Jeanne, fit-il...

Elle, jouant la surprise également, lui répondit :

— Victor !

— Que fais-tu ici ?

— Et toi ?

— Moi ?... Moi ?... Je t'ai dit que je venais en province pour me marier...

— Oui... je sais... Tu me présenteras ta femme ?...

Victor la regarda, interdit :

— Non... Mais... tu ne voudrais pas !...

— Il faudra bien... Moi, je te présenterai mon mari !...

— Ton mari... Tu es mariée... C'était donc vrai ?

— Comment, si c'était vrai ?... Je suis même en voyage de noces !... Comme toi, d'ailleurs !...

— Comme moi, oui... Mais, comment le sais-tu ?...

Jeanne partit d'un éclat de rire, et elle déclara :

— Tu seras renseigné tout à l'heure. Pour le moment, contente-toi de ce que tu sais, va retrouver ta jeune femme qui t'adore et tâche de ne montrer aucun étonnement, quoi qu'il arrive...

Sur quoi, elle abandonna Victor et alla reprendre sa place dans le salon.

Victor, lui, était remonté dans sa chambre, tout éberlué de ce qui arrivait.

Immédiatement, il en avait tiré la conclusion qui lui semblait la plus logique, conclusion qui était celle-ci : « Il faut partir tout de suite de cet hôtel ».

Justement, sur le palier de son étage, il rencontra le garçon de l'ascenseur et une fille de chambre qui s'embrassaient.

— Oh ! fit-il... Quelle inconvenance !... C'est dégoûtant !

Et sans attendre plus longtemps, il descendit au bureau, demanda sa note et déclara qu'il allait partir sur-le-champ.

— Monsieur est mécontent ?... lui demanda l'employé. Monsieur a à se plaindre du service...

— J'ai à me plaindre, oui... J'ai à me plaindre de tout... On fait dans vos escaliers des rencontres, des rencontres inconvenantes...

« Et puis, je n'ai pas d'explications à vous donner... Je préfère m'en aller...

— C'est bien ! Où faudra-t-il faire suivre le courrier de monsieur ?

— Ne vous en inquiétez pas ! Je le ferai prendre.

Il était fébrile, pressé, inquiet.

— Ah ! dit l'employé... Je dois prévenir monsieur que son beau-frère, M. Derrieux est arrivé hier soir avec sa jeune femme !...

Du coup, l'agitation de Victor s'accrut encore.

— Ils sont là ?

— C'est-à-dire que M. Derrieux est sorti dès ce matin.

— Bon... Eh bien ! Quand il reviendra, vous lui direz que je l'attends à midi au restaurant du Casino...

— Bien, monsieur... Vous pouvez compter sur nous !...

Alice fut très étonnée d'apprendre que son mari avait décidé si brusquement de changer d'hôtel.

— Viens, disait-il. Tu es habillée ! Cela est à merveille ! Je ferai prendre les malles par un commissionnaire... Mais je ne veux pas rester une minute de plus dans cet établissement où j'ai été grossièrement insulté par le gérant.

— Ce n'est pas possible ?

— Oui, tout à l'heure...

— Oh ! Par exemple... Et pourquoi donc ?...

— Parce que... parce que je me plaignais que le garçon d'ascenseur et la fille de chambre s'embrassaient au lieu de faire leur service... Il m'a répondu... Non, je ne te dirai pas ce qu'il m'a répondu, c'est trop inconvenant !...

— Dans un hôtel aussi chic !

— Oui, dans un hôtel aussi chic !

— Mais enfin, que t'a-t-il dit ?...

— Il m'a dit... Il m'a dit... Enfin, il m'a parlé comme si nous étions à Waterloo...

— Oh ! oh !... Quel grossier personnage !

— Alors, tu comprends, ma dignité me commandait de partir sur le champ... sans donner ma nouvelle adresse à ces gens...

— Si, il faut la donner. Et André et sa femme, s'ils arrivaient...

— Je l'ai prévu. Si par hasard, ils venaient ce matin, je leur ai fait dire de nous retrouver à midi au restaurant du Casino. Comme il n'y a plus de train avant ce soir, nous irons à la gare voir à tout hasard... et nous télégraphierons à Paris. Mais je ne veux pas rester plus longtemps dans cet hôtel... Je ne tiens pas à être insulté de nouveau. Et si je rencontrais ce gérant, je ne sais pas ce que je lui ferais... Je ne réponds plus de moi !

— Comme te voilà excité, mon pauvre chéri. Je ne t'ai jamais vu ainsi. Enfin, puisque ça te fait plaisir, allons-nous-en. Ici ou ailleurs, pourvu que je sois avec toi, cela m'est indifférent !

Ayant parlé aussi gentiment, Alice offrit ses lèvres à son mari, mais elle fut tristement surprise, car Victor l'embrassa distraitement...

— Qu'a-t-il ?... Mais qu'a-t-il donc ?... se disait-elle... Et elle le suivit, tout inquiète.

Jeanne n'était plus dans le salon de l'hôtel lorsque Sardac et sa femme le traversèrent. Elle était remontée dans sa chambre pour y attendre son mari, contente d'avoir amorti le premier choc avec son ancien amant.

— Il sera certainement étonné, se disait-elle, mais il se tiendra bien. Il comprendra que son silence est la garantie du mien et qu'il vaut mieux pour lui être gentil avec sa nouvelle belle-sœur...

Elle souriait en prononçant ces derniers mots, sans prêter attention aux éclats de voix de la chambre voisine, ne se doutant pas que Victor, qu'elle avait cru plus habile de ne pas mettre entièrement au courant, n'avait eu qu'une pensée, fuir cet hôtel et peut-être quitter Nice, pour qu'elle ne le retrouvât pas !

***

Jeanne vit enfin André réapparaître. Il revenait à peu près à l'heure convenue.

— Tu n'es pas descendue ? demanda-t-il à sa femme.

— Non... J'ai préféré t'attendre ici.

— Tu ne sais pas ce qui arrive ?...

— Ma foi non ! Puisque je suis restée dans ma chambre.

— Eh bien ! Alice et son mari ont quitté l'hôtel ce matin brusquement...

— Ce n'est pas possible !

— Oui. Victor a demandé sa note. Il a déclaré au gérant que sa maison était mal tenue et trois-quarts d'heure après, ils sortaient tous les deux...

— Mais pour quelle raison ?

— Il paraît que Sardac était furieux parce qu'il avait rencontré dans l'escalier le garçon de l'ascenseur et une femme de chambre qui s'embrassaient !...

— Non ! s'exclama en riant Jeanne... Non ! Ce n'est pas possible !... Et c'est pour cela qu'il est parti ?...

— Oui, on m'a affirmé que c'est pour ça !...

— Mâtin ! Il est rudement bégueule, notre beau-frère. Il ne faudra pas s'embrasser devant lui !...

— Je n'y comprends rien ! Je ne le connaissais pas comme ça !

Jeanne aurait pu répondre :

— Moi non plus !

Mais Jeanne, qui comprenait maintenant ce qui s'était passé, trouvait l'histoire très amusante, d'autant plus amusante qu'elle se promettait de jouir de la confusion de Victor lorsqu'elle le reverrait.

— Au moins, dit-elle à son mari, a-t-il laissé un mot pour toi afin que tu le retrouves ?

— Oui, Il m'a donné rendez-vous à midi au restaurant du Casino !

— Alors, nous aurons l'explication de ce changement d'hôtel ! Mais cela va-t-il nous obliger à nous en aller d'ici, nous aussi ?... je ne pense pas !...

— Ma foi, je n'en sais rien. Provisoirement, nous n'avons qu'à garder cette chambre.

— Mais oui, gardons-la. Nous verrons toujours après que nous aurons causé à ton beau-frère. Quel contre temps, mon chéri !...

— Ce n'est rien, va !... Un petit incident...

Mais il se passa alors un phénomène curieux, Jeanne se mit soudain à se plaindre ; elle avait une migraine épouvantable. Elle ne pouvait pas se tenir debout. Enfin, elle demanda à son mari de l'excuser auprès de son beau-frère et de sa sœur, mais elle préférait rester à l'hôtel et ne pas sortir... si bien qu'André, navré, fut seul au rendez-vous donné par Victor.

Alice s'étonna d'apprendre que son frère était arrivé à Nice depuis la veille.

— Comment, dit-elle, vous étiez là ce matin, dans la chambre à côté de la nôtre ?

— Mais oui ! Seulement, nous ne voulions pas vous déranger... Aussi, tu juges de ma stupéfaction en apprenant, au retour d'une promenade matinale, que vous veniez de quitter l'hôtel... Jeanne, qui m'attendait dans notre chambre, était bien ennuyée de m'avoir empêché de vous réveiller hier soir...

— Vous auriez dû !...

— Elle n'a pas voulu... Elle ne se doutait pas qu'elle serait malade ce tantôt et ne pourrait m'accompagner... Mais peut-être sera-t-elle mieux tout à l'heure... Venez avec moi jusqu'à l'hôtel...

— Jamais ! dit Victor... Jamais ! Je ne veux pas y remettre les pieds...

— Tu penses, le gérant l'a insulté grossièrement !... Il lui a dit des choses inconvenantes...

— Ce n'est pas possible, ce gérant qui a l'air si obséquieux...

— Oh ! Il ne faut pas se fier à son obséquiosité ! dit précipitamment Victor...

En même temps, il lançait à André un coup d'œil auquel, cela va sans dire, le mari de Jeanne ne comprenait rien. Cependant, il n'insista pas, dans la crainte de commettre une bévue.

Alice, elle, reprit :

— Pourtant, si ta femme est malade, je devrais peut-être aller la voir, moi, avec toi... Victor n'a pas besoin de nous accompagner si ça l'ennuie autant que cela !... Nous le retrouverons après...

— C'est ça ! oui,.. Voilà comment vous allez faire. Alice a raison, déclara précipitamment Sardac.

Et, tandis qu'Alice arrangeait sa toilette pour partir avec son frère, Victor s'approcha d'André et lui glissa à l'oreille :

— Mon vieux, rends-moi un grand service. Tâche de savoir au bureau de l'hôtel si Mme Lambert est pour longtemps à Nice...

— Madame Lambert ?

— Oui. Tu ne comprends pas !... C'est mon ancienne maîtresse, celle que j'ai liquidée avant de me marier... une femme terrible... Je me suis trouvé en face d'elle ce matin... Alors..

— Alors, le gérant ne t'a jamais rien dit ?

— Parbleu !... Seulement il fallait à tout prix dépister cette femme...

— Compte sur moi... dit André en serrant la main de son camarade. Et même si tu veux, je peux parler à ton ancienne amie et lui faire comprendre qu'elle doit se tenir tranquille...

— Tu es vraiment bon... Oui... ça, c'est une bonne idée !...

— Comment est-elle... cette madame Lambert ?

— Grande... brune... mais, chut, voici Alice qui vient. Surtout qu'elle ne se doute de rien...

— Sois tranquille, je tiendrai à Mme Lambert le ferme langage qu'il convient... J'espère qu'elle n'aura pas le mauvais goût d'insister...

Alice et André partirent, laissant Victor à ses réflexions.

— J'ai bien fait, pensait-il, de prévenir André, il m'aidera à éloigner Jeanne. En tout cas, elle se rendra compte, quand il lui aura parlé, qu'elle serait mal venue à me créer des embarras...

Chemin faisant, le frère et la sœur se faisaient des confidences et ces confidences disaient leur bonheur à l'un et à l'autre, tous deux représentant elle, son mari, lui, sa femme comme des êtres supérieurs et se félicitant d'avoir été aussi heureux dans leur choix...

— Tu verras, disait André, comme Jeanne est délicieuse. Quelle créature divine ! Et comme elle m'aime ! Comme je suis heureux de l'avoir épousée ! Ah ! voilà par exemple une femme contre laquelle il n'y a rien à dire. Veuve toute jeune et qui s'est tenue toujours à sa place !... Un modèle...

« Ce qui ne l'empêche pas d'être une femme charmante, belle comme peu de femmes le sont, adorable de toutes les façons !...

— J'espère que tu es amoureux de ta femme, bigre !...

— Et toi, n'es-tu pas amoureuse de ton mari ? N'est-il pas amoureux de toi ?

— Si, quoique ce matin, il était tellement pressé de s'en aller que c'est à peine s'il m'a embrassée... Tout ça à cause du gérant de l'hôtel... Si je le rencontre, ce gérant, j'ai bien envie de lui dire ma façon de penser...

— Garde-t'en bien ! fit vivement André... Il vaut mieux ne pas t'abaisser à discuter avec ces gens... Ton mari a raison... D'ailleurs, nous ne resterons pas ici longtemps, nous non plus.

— Justement, Victor a trouvé deux chambres porte à porte dans le nouvel hôtel où nous allons.

— Eh bien ! cela fera parfaitement notre affaire !

Jeanne était étendue sur une chaise longue lorsqu'André frappa à la porte de la chambre.

— C'est moi ! fit-il... Je suis avec Alice...

La jeune femme se leva et alla ouvrir -

— Oh ! dit-elle... excusez-moi... Je suis confuse que vous vous soyez dérangée pour venir... Si vous saviez comme j'ai maudit cette migraine qui m'a empêchée d'être au rendez-vous fixé par votre mari... Pour qui va-t-il me prendre ?...

— Mais c'est nous au contraire qui vous devons des excuses pour avoir quitté si brusquement l'hôtel où nous vous avions invités à descendre !...

— Mon mari m'a dit que M. Sardac avait eu une discussion...

— Oui, le gérant l'a grossièrement insulté... Alors, vous comprenez, il n'a pu se contenir...

— Comment, le gérant de cet hôtel se permet d'insulter les voyageurs ? Mais André l'ignore, sans quoi, nous n'y serions déjà plus, nous non plus... Où êtes-vous descendus à présent ?

— Mon mari a voulu aller à l'autre bout de la ville...

— Il a eu raison... Nous irons nous-mêmes dès ce soir, n'est-ce pas, mon chéri ?

— Oui, si toutefois tu vas mieux !...

— Oh ! je pense que ma migraine sera passée ce soir...

— Il faut vous soigner avant tout !...

André laissa les deux femmes ensemble et s'en alla s'informer au bureau de la brune et mystérieuse Mme Lambert.

Les employés se concertèrent... ils feuilletèrent les registres, mais ne trouvèrent aucune trace d'une dame Lambert quelconque...

Le gérant, qui se confondait en amabilités, demanda :

— Mais comment est-elle, cette dame ?

— Je ne saurais vous préciser... grande... brune...

— Ce n'est pas un signalement, ça. Vous savez, des femmes grandes et brunes, il y en a plus d'une ici !...

— Monsieur, fit un petit chasseur, je sais qui c'est, moi...

— Tu sais qui c'est...

— Une grande dame, brune... n'est-ce pas ?

— Oui...

— C'est la dame du 16 ?...

— Le 16, mais c'est mon appartement...

Et André se mit à rire.

— Elle est bien bonne, celle-là ! C'est ma femme !... Ce jeune homme ne comprend pas ce que je veux dire !...

Le gérant, sévère, dit au chasseur :

— Imbécile ! Tu ne peux pas faire attention à ce que tu dis... Enfin, ce qui est bien certain, c'est qu'il n'existe pas de dame Lambert parmi nos locataires. Si elle a été vue dans le salon, c'est qu'elle y est venue accompagner quelqu'un ou le demander. Vous savez, dans le salon de l'hôtel, il y a beaucoup de va et vient. Si monsieur veut se rendre compte par lui-même.



La femme colla ses lèvres aux siennes (page 36)

Mais André refusa de se livrer à cette expérience personnelle... qui ne l'aurait avancé à rien et il retourna auprès de sa femme et de sa sœur.

Il les trouva en train de rire toutes deux ensemble...

— Je vois, dit-il, que vous vous entendez parfaitement.

— Oh oui ! répondit Jeanne, ta sœur est charmante et je l'aime déjà beaucoup...

— Et toi, Alice, comment trouves-tu ta belle-sœur ?

— Je la trouve adorable... Nous allons bien nous entendre toutes les deux et cela me fait grand plaisir.

« Victor regrettera de ne pas vous avoir vue, mais ce sera pour demain.

— Oui, aujourd'hui, je veux encore me reposer... Et je ne suis pas égoïste, je laisse même André partir avec vous...

— Non, si tu es souffrante, je reste auprès de toi.

— Va donc, je n'ai besoin de rien que de repos... Tu viendras seulement me prendre ce soir pour le dîner, peut-être que je pourrai descendre...

Et Jeanne laissa partir son mari et sa sœur...

Lorsqu'André passa devant le gérant, celui-ci l'appela et lui dit tout bas :

— Monsieur ! Il y a une dame Lambert, une grande brune qui était ici ce matin, en effet... Elle habite l'hôtel Negresco...

André remercia le gérant et rejoignit sa sœur :

— Que te voulait-il ?

— Oh rien ! C'est pour le règlement de ma chambre !

— Au moins, il ne t'a pas injurié ?... Il ne t'a pas parlé comme à Waterloo ?

— Non, petite sœur... Cet après-midi, il paraît très doux.

VI

MADAME LAMBERT

Aussitôt qu'il retrouva Victor, André le mit au courant de ce qui s'était passé à l'hôtel qu'il venait de quitter.

— Ta madame Lambert n'habite pas là, dit-il. Elle est descendue au Negresco, ce qui prouve que tu ne l'as pas abandonnée dans la misère...

— Mazette ! Elle se met bien !...

— Je vais profiter de ce que ma femme est malade pour y faire un saut !...

— Oui, c'est cela, vas-y... Tu reviendras vite me dire quel accueil elle t'a fait...

Le brave André, qui était bien le garçon le plus serviable de la terre, n'attendit pas une minute de plus pour courir à l'hôtel Negresco, où il demanda sur-le-champ à parler à Mme Lambert, à laquelle il avait à faire une communication des plus urgentes.

— Comme on lui demandait de la part de qui :

— Cela n'a pas d'importance !... Qu'elle me reçoive toujours. Mon nom ne lui apprendra rien.

— Cependant, lui fit-on observer, cette dame ne recevra pas si vous ne lui faites pas passer votre carte.

— Dites-lui alors que c'est de la part de la personne qu'elle a rencontrée ce matin à l'hôtel d'Angleterre.

« De cette façon, pensait-il, je ne me compromets pas, non plus que Victor.

Quelques instants s'écoulèrent, puis on fit dire à André qu'il pouvait monter, que madame Lambert l'attendait dans son appartement...

Il monta donc, répétant en lui-même le petit discours qu'il avait préparé pour faire comprendre à cette personne qu'il lui était interdit désormais de troubler la paix domestique de M. Victor Sardac et qu'elle devait oublier que celui-ci avait été son amant.

Une gentille femme de chambre l'accueillit :

— C'est vous, lui dit-elle, qui venez de la part de la personne de l'hôtel d'Angleterre ?

— Oui, mon enfant !

— C'est bien ! Veuillez entrer ! Madame est à vous !...

Et la soubrette, avec un petit air entendu, ouvrit la porte d'un charmant petit cabinet-boudoir où André pénétra. La pièce était à demi éclairée seulement ; un brûle-parfum y était allumé dans un angle et les essences qui s'y consumaient dégageaient une odeur pénétrante qui montait à la tête...

Mme Lambert entra.

C'était une jeune femme qui n'avait certainement pas atteint encore la vingt-cinquième année. Elle était, ainsi que l'avait dit Victor, grande et brune, le visage d'un blanc mat, entouré d'une couronne de cheveux sombres et épais ; l'œil noir profond et captivant s'attacha longuement sur le visiteur...

— Vous voici donc enfin ! dit-elle en s'asseyant sur le sopha à côté d'André...

Elle était très peu vêtue. Son déshabillé élégant et fin était juste recouvert d'un peignoir de soie qui laissait deviner les trésors qui étaient prêts à s'offrir.

— Madame, commença André...

Mais elle lui mit sa main sur la bouche.

— Taisez-vous, je sais tout ce que vous allez me dire, puisque vous me l'avez écrit dans ces lettres mystérieuses que j'ai toutes gardées...

André comprenait qu'il s'agissait d'une méprise :

— Je vous jure... commença-t-il...

— Les serments que vous allez me faire ne vaudront pas mieux que ceux que vous m'avez écrits...

« D'ailleurs, rappelez-vous ce que vous me disiez dans cette lettre que vous m'avez fait tenir ce matin à l'hôtel

d'Angleterre : *Le mystère est en nous, c'est peut-être lui qui fait le charme de cet amour insensé que j'éprouve pour vous.* Je n'en veux pas savoir plus long de vous. Vous-même me l'avez écrit encore : *Ne me demandez pas mon nom. Je suis celui qui vous aime.*

« Et, depuis une semaine, vous trouvez ainsi le moyen de m'envoyer chaque jour une lettre avec une gerbe de fleurs... sans que je vous aie remarqué... Et maintenant que je vous regarde, que je vous ai là, près de moi, je ne reconnais aucun des hommes que j'ai pu rencontrer... et j'en suis heureuse... Notre aventure n'en sera que plus étrange, plus romanesque, plus capiteuse...

Elle se penchait vers lui; il sentait contre sa joue l'haleine de cette femme qui s'offrait à lui, au milieu d'une atmosphère remplie d'odeurs enivrantes...

Le pauvre André n'avait plus bien conscience de ce qu'il faisait.

Ses sens l'emportaient, au contact de ce corps féminin qu'il sentait tout contre le sien et qu'il n'avait qu'un geste à faire pour attirer à lui.

Il n'eut même pas à le faire, ce geste.

La femme l'entoura de ses bras, colla ses lèvres aux siennes, en lui disant :

— O mon amant inconnu ! Tu es venu enfin !... Prends-moi !... Je suis tienne !...

Que celui qui n'a jamais fauté en pareille circonstance lui jette la première pierre !... André oublia complètement la mission qu'il était venu remplir, il oublia même non moins complètement la pauvre Jeanne, qu'une migraine « diplomatique » retenait dans sa chambre de l'hôtel d'Angleterre... il oublia tous ses devoirs ceux de l'amitié, et ceux pourtant si récents du mari à l'égard de son épouse. Il ouvrit tout à fait le peignoir parfumé et s'écroula avec la jolie Mme Lambert qui, d'ailleurs, était la plus tentante des séductrices, dans un abîme de voluptés dans lequel il se complut au point qu'il n'en pouvait plus sortir...

Cependant, tout a une fin, même les plus passionnés égarements des sens, et, après deux heures de voluptueux épanchements, André revint à lui. Il revint à lui et se rendit compte immédiatement de la complication subite que sa faiblesse apportait à la situation... Il avait trompé sa femme avec la maîtresse de son beau-frère ! Cela, c'était le comble !

— Heureusement, pensait-il, elle m'a pris pour un autre, elle ne sait pas qui je suis !... Donc, restons le mystérieux inconnu qui ne s'était jusqu'ici pas révélé... et faisons quand même les affaires de mon ami.

— Oh ! chéri ! disait la femme !... Comme ces heures de

fol amour ont été courtes... A présent, dis-moi qui tu es...

— Pas encore !... Je veux rester, pour cette première fois l'amant inconnu puisque c'est toi-même qui m'a dit que tu me préférais ainsi !... O chère aimée... ô ma belle amante !... Ce que je veux seulement te demander, c'èst un serment... un serment qu'il faudra tenir, quoi qu'il arrive...

— Lequel donc ?

— Jure-moi de ne plus jamais chercher à revoir Victor !

— Victor !... Quel Victor ?...

Mais André se levait furieux... jouant l'amant jaloux...

— Je n'ai pas besoin d'insister. Je sais tout... Il faut renoncer à Victor... Il ne faut plus t'occuper de lui, il faut faire comme si tu ne l'avais jamais connu...

— Soit ! Je le jure !...

— C'est bien !... Je suis content ! Tiens ton serment... si tu veux que je reste ton amant...

— Je le tiendrai ! dit la femme...

Et elle se jeta dans les bras d'André qui l'embrassa, jouant la comédie de l'effusion et de la passion la plus violente.

Lorsqu'il sortit, la cameriste qui l'avait introduit, le reconduisit jusqu'à la cage de l'ascenseur ; là, elle s'inclina profondément, en disant :

— A votre service, monseigneur !

André se demanda si cette fille n'était pas folle, mais, comme il n'était pas très rassuré, il se dépêcha de quitter l'hôtel et d'aller rejoindre Victor.

— Eh bien ! lui dit celui-ci ?

— Eh bien ! Je l'ai vue, ta madame Lambert... Je l'ai vue... C'est une femme très aimable... Elle m'a promis de te laisser tranquille... D'ailleurs, elle nage en plein amour avec un jeune inconnu qui lui envoie chaque jour des gerbes de fleurs et des lettres passionnées...

— Tant mieux ! Qu'il me débarrasse d'elle !

— Pourtant, pour plus de sûreté, je crois que nous ferions bien de partir dès ce soir pour Cannes.

— Mais que dire à Alice...

— Je le prendrai sur moi... Comme ma femme est malade, je vais déclarer que l'air de Nice ne lui vaut rien... Même, je vais partir le premier avec Jeanne. Alice et toi nous rejoindrez demain par le premier train... Rendez-vous à midi au Casino de Cannes... Tu préviendras ma sœur...

— Comme tu es pressé ! On jurerait maintenant que c'est toi qui as peur de te rencontrer avec Mme Lambert !...

— Moi !... Pourquoi donc !... Au contraire, c'est pour te rendre service !... déclara André...

Et il ajouta, en s'efforçant de rire :

— Je me demande pour quelle raison je redouterais de

revoir cette Mme Lambert !... Oui, en vérité, je me le demande !...

« Veux-tu que je retourne au Negresco ?...

— Non, mon vieux, ce n'est pas la peine. Pars pour Cannes, c'est préférable et demain, nous allons t'y retrouver. L'important, c'est qu'Alice n'ait aucun soupçon !

— A demain ! A Cannes !...

Et sur ces mots André appela une voiture et se fit conduire immédiatement à l'hôtel d'Angleterre où il retrouva Jeanne dans sa chambre.

— Vite, ma chérie, lui dit-il, vite, nous partons pour Cannes !

— Pour Cannes ! répondit la jeune femme interloquée...

— Oui, dépêche-toi... le train quitte Nice dans une demi-heure... je t'expliquerai en route... Victor et Alice nous retrouveront là-bas...

— Ah ! Ils y viennent, eux aussi ?...

— Bien sûr ! C'est même parce qu'ils y viennent que nous y allons !...

— Ton beau-frère avait donc grande hâte de quitter Nice ?

— Oui... Le climat est très malsain pour Alice... pour toi aussi, d'ailleurs. La preuve, c'est que tu as été malade toute la journée, ce qui ne t'arrive jamais... Alors, il est préférable de ne pas s'attarder...

— Moi, dit Jeanne. je crois que ton beau-frère se trompe et qu'il retrouvera à Cannes les mêmes ennuis que peuvent lui causer le climat de Nice... Mais enfin, puisqu'il y tient et que tu veux le suivre, partons... Après tout, à Cannes ou à Nice, pourvu que l'on s'aime, c'est le principal !...

— Oh oui ! ma chérie ! Tu as raison, pourvu qu'on s'aime ! C'est pour ça, il faut nous dépêcher et arriver à Cannes assez tôt pour trouver encore à nous coucher dans un hôtel convenable !...

Le pauvre André pensait, malgré lui, qu'il ne serait peut-être pas très brillant ce soir-là, car il avait largement dépensé ses forces avec la belle Mme Lambert... mais enfin, l'important était de partir, un secret instinct le poussait à cette fuite rapide... et ce secret instinct était certainement un avertissement du ciel...

Car à peine le train de Cannes avait-il quitté la gare de Nice que l'hôtel d'Angleterre s'emplissait de bruit et qu'un personnage aux favoris poivre et sel et à la corpulence imposante y causait un véritable scandale, ameutant tout le personnel en réclamant sur un ton impératif « l'imposteur effronté qui avait osé se faire passer pour Son Altesse Royale le prince de Bukovine »...

— Où est-il, disait cet homme rouge de colère, où est-il ce misérable qui a osé prendre la place de mon auguste

maître auprès d'une jeune dame qui lui avait donné rendez-vous cet après-midi ?... Aussi vrai que je suis le conseiller à la cour de Bukovine et Intendant des Plaisirs de Son Altesse, je lui ferai rendre raison de cet affront sans précédent... Aussi entends-je qu'on me l'indique sur-le-champ !

Le conseiller à la Cour, intendant des plaisirs de Son Altesse le comte Andral Besovici avait de quoi être furieux... après ce qui venait de se passer à l'hôtel Negresco... d'où son Altesse Royale sortait fort mécontente.

Le prince de Bukovine était, en effet, arrivé audit hôtel peu de temps après qu'en fut parti le mari de Jeanne, et, tout comme André, il faisait demander la jolie Mme Lambert, en déclarant qu'il venait de la part de la personne de l'hôtel d'Angleterre.

On avait même répondu très aimablement au prince :

— Nous allons prévenir madame tout de suite...

La jolie brune qui avait si bien accueilli André, dit à sa femme de chambre :

— Ce doit être l'intendant Besovici qui vient voir si tout s'est bien passé...

— Oh ! Madame... Le prince paraissait enchanté en se retirant !

— Il pouvait l'être, mais je dois avouer que tout prince qu'il est, il est vraiment charmant. J'espère que Besovici va nous donner de ses nouvelles d'une façon plus tangible.

La jolie fille, en effet, trouvait que le prince avait poussé un peu loin la discrétion en ne lui offrant aucun cadeau... mais elle pensait que l'Intendant des plaisirs de Son Altesse comblerait cette lacune.

Cette femme, qu'une fatalité singulière avait faite grande et brune, en même temps que portant le nom sous lequel Jeanne etait connue de son amant, cette femme était une des élégantes habituées du Casino et le matin même, le comte Besovici l'avait, autre coïncidence fâcheuse, fait mander à l'hôtel d'Angleterre pour lui dire :

— Vous recevez, madame, depuis huit jours, chaque matin, une gerbe de fleurs et un billet amoureux. Sans doute cela vous a-t-il intriguée ?

— Mon Dieu, monsieur... vous savez, j'en reçois tellement...

Mais Besovici avait immédiatement ajouté :

— Ces fleurs et ces billets vous sont adressés par un personnage considérable !

— C'est vous, le personnage considérable ?

— Non, madame... je ne suis, hélas ! que l'Intendant de ses plaisirs, car celui qui est ainsi amoureux de vous est un illustre prince de sang royal.

Et le conseiller à la cour confia à la jolie Mme Lam-

bert que son Auguste maître ne pouvait attendre plus longtemps le couronnement de sa flamme ; aussi lui demandait-il de le recevoir l'après-midi même. Mais, sous aucun prétexte, la jeune femme ne devait reconnaître dans son amant le prince de Bukovine, qui entendait garder le plus strict incognito.

Blanche Lambert, car elle s'appelait Blanche et non Jeanne, Blanche Lambert avait accepté avec enthousiasme le rendez-vous qui lui était demandé, et l'on a vu comment elle avait accueilli celui qu'elle considérait comme le prince de Bukovine...

Et voilà à présent qu'un nouveau prince se présentait... Lorsque celui-ci qui était le vrai, apparut, la femme de chambre le considéra sans aucun respect.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-elle...

— Mais votre maîtresse ne m'attend-elle pas ?... Je suis la personne envoyée par le monsieur qu'elle a vu ce matin à l'hôtel d'Angleterre.

— Non... Vous voulez rire ?...

— Qu'est-ce ?... Comment, c'est sur ce ton que vous me parlez... Prévenez immédiatement votre maîtresse, je n'ai que trop attendu.

La soubrette appela Blanche Lambert :

— Madame !... ça, c'est rigolo !... C'est un type qui veut se faire passer pour le prince...

— Comment !...

— Oui... Il insiste... Mais, vous savez, il n'a pas du tout la tête... Ça n'est pas comme celui de tantôt...

Blanche arriva :

— C'est vous, monsieur, qui prétendez être le prince de Bukovine ?...

— Mais, madame... Il me semblait que le comte Besovici vous avait prévenu que mon incognito...

— Oui, monsieur... Malheureusement, vous arrivez trop tard...

— Trop tard !...

— Dame !... Madame vous le dit, insista la femme de chambre, le prince est déjà venu...

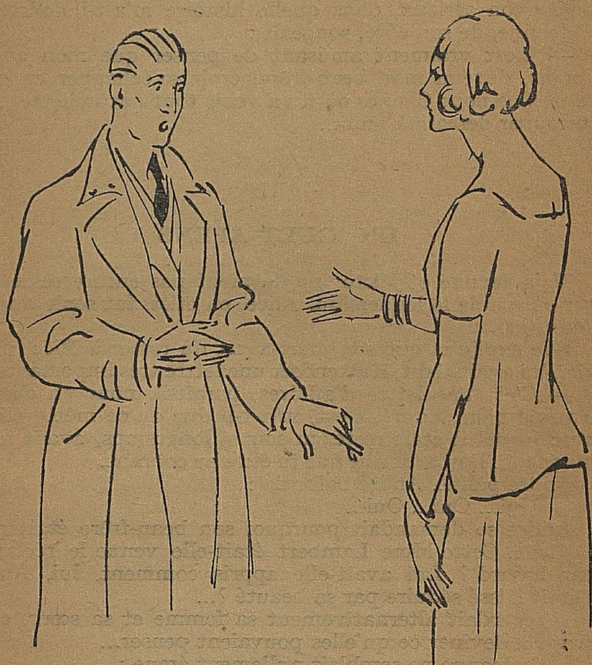
Le pauvre prince, bafoué et chassé par les deux femmes, était allé immédiatement trouver son intendant des Plaisirs et lui avait fait une scène de reproches à laquelle naturellement le comte Besovici n'avait rien compris. Ce brave conseiller à la cour était retourné à l'hôtel Negresco avec son maître afin de convaincre Blanche Lambert, et celle-ci avait dû reconnaître son erreur :

— Zut ! alors ! s'était-elle écriée... Zut ! Quelle gaffe !... Mais alors, d'où sortait l'autre ?...

Elle ne s'en préoccupa d'ailleurs pas sur le moment et se

confondit en lamentations, jouant la comédie du désespoir, en s'écriant :

— Ah ! Mon Dieu !... Penser que j'ai accueilli cet imposteur comme si c'était vous-même, Monseigneur... et que le misérable a accepté, qu'il a osé prendre votre place, et me jurer



...lui disait en lui tendant la main.,. (page 56).

qu'il avait écrit vos lettres... Vous allez me mépriser... me maudire... Je suis désespérée...

Mais le prince de Bukovine ne méprisa ni ne maudit la jolie Blanche ; il lui accorda son pardon et sur le même sopha où elle s'était abandonnée si amoureusement aux baisers d'André, elle fut la maîtresse de l'Altesse Royale qui se déclara fort satisfaite...

Besovici, pendant que son maître rattrapait ainsi les heures perdues, se rendait à l'hôtel d'Angleterre pour rechercher

le faux prince... et c'est pourquoi il causait dans cet établis sement un si grand scandale, alors que les époux Derrieux, arrivés à Cannes, y goûtaient une tranquille impunité.

André pensait en regardant Jeanne :

— Dire que j'ai trompé ma femme — déjà — avec la maîtresse de mon beau-frère... Ce Victor que je tenais pour un garçon sérieux, dans quelle histoire m'a-t-il fourré ?...

Jeanne, de son côté, songeait :

— C'est vraiment amusant de penser que mon ancien amant, devenu mon beau-frère, croit m'échapper en quittant Nice pour Cannes où il va venir tout naturellement me retrouver demain à midi...

VII

UN GUET-APENS

Mais Jeanne et Victor ne devaient pas encore se retrouver ensemble le lendemain. Alice, en effet, fut seule au rendez-vous.

Elle expliqua que son mari avait dû rester à Nice, parce que, lui avait-il dit, il attendait une lettre très importante.

— C'est une lettre d'affaires, paraît-il, pour un client... Tu sais bien, André, c'est, m'a-t-il dit, de ce même client avec lequel il était resté un soir si longtemps, avant notre mariage... Il m'a affirmé que tu étais au courant.

André pâlit... André balbutia :

— Oui... Oui... Oui...

André se demandait pourquoi son beau-frère était resté à Nice... Cette Mme Lambert était-elle venue le réclamer, par hasard ? Lui avait-elle appris comment, lui, André, s'était laissé séduire par sa beauté ?...

Il regardait alternativement sa femme et sa sœur, cherchant à deviner ce qu'elles pouvaient penser...

Mais Jeanne ne semblait nullement émue :

— C'est un fâcheux contre-temps, dit-elle, moi qui étais si contente de faire la connaissance de mon nouveau beau-frère.

— Et lui donc ?... Figurez-vous que je lui ai fait tellement de compliments de vous qu'il m'a dit : « Prends garde, tu vas me rendre amoureux d'elle ! »

— Ah non ! par exemple ! s'écria André...

— André qui est jaloux, ce n'est pas banal !

— Tu ne l'es pas, jalouse, toi ?...

— Oh ! moi, je suis bien certaine que Jeanne ne me prendra pas mon époux.

— Ce qui m'étonne, reprit la femme d'André, c'est que

votre mari, qui était si pressé hier de quitter Nice, ait encore retardé son départ...

— Comment, si pressé !... Mais ce n'est pas lui, c'est André qui voulait à tout prix venir ici, parce que, disait-il, l'air était malsain pour vous...

— Oui, bien sûr, évidemment... intervint André vivement...

Jeanne se tourna vers lui

— Tu m'avais dit cependant...

— Je t'avais dit... pour ne pas t'inquiéter... pour que tu ne te croies pas plus malade...

— Malade, mais je ne l'ai jamais été... J'avais la migraine, ça ne dépend pas du climat, ça !... Et puisque Victor avait affaire à Nice, nous aurions dû y rester... D'ailleurs, c'est bien simple, nous n'avons qu'à louer une auto et y aller...

— Ah non ! Par exemple... dit André... Non !... D'ailleurs, pendant que nous serons à Nice, Victor viendra ici...

— Peut-être, répondit Alice... tout dépend de l'heure à laquelle arrivera cette lettre qu'il attend... Moi, je suis de l'avis de Jeanne, si tu ne veux pas venir, reste... Nous, nous partons en auto !...

— Oh ! Mais, il viendra avec nous... dit Jeanne...

— Non... voyons... ce n'est pas possible... C'est ridicule !...

— Alors, tu resteras tout seul !

— Eh bien ! Tant pis, je resterai tout seul... Il faut tout de même bien que quelqu'un soit ici pour attendre Victor s'il arrive...

« Nous n'allons pas nous courir après tout le temps sans nous rencontrer.

Alice dit :

— Soit ! reste... Nous, nous partons...

Les deux jeunes femmes s'éloignèrent, laissant André seul.

En accompagnant Jeanne, Alice la prit par le bras et lui dit :

— Ecoutez, je suis très inquiète... Je ne sais pas ce qui se passe entre Victor et André, mais sûrement ils nous cachent quelque chose... Et si vous saviez comme mon mari est drôle depuis hier matin...

— Vraiment ?

— Oui... D'abord, ce départ brusque de l'hôtel d'Angleterre, puis cette décision soudaine de venir à Cannes, prise par André...

— Lequel affirme qu'elle est de Victor...

— C'est étrange... et maintenant, voilà qu'au moment de partir, mon mari veut rester à Nice.

— Certainement, il y a là-dessous un mystère, déclara Jeanne. Mais ne vous tourmentez pas... Au fond, ce n'est

peut-être pas très grave. Attendez-moi... je vais regagner l'hôtel comme si j'avais oublié quelque chose, et je tâcherai de faire parler mon mari...

Jeanne qui, elle, croyait connaître le motif de tous ces déplacements improvisés, se demandait si Victor n'avait pas mis André au courant.

— Il lui aura dit, pensait-elle, qu'une ancienne maîtresse le poursuivait. Et mon mari est loin de se douter qu'il s'agit de moi !...

« Pourtant, pourquoi alors Victor est-il resté à Nice ?...

Or, André se posait exactement la même question et, pour en avoir le cœur net, il avait voulu téléphoner immédiatement... Mais téléphoner où ?... A Victor ? Il ne serait plus à son hôtel... Ma foi, à cette Mme Lambert ?...

Cela explique que, au moment où Jeanne arrivait et où elle demandait après son mari, on lui dit :

— Ce monsieur est au téléphone !...

La jeune femme y courut et le malheur fit qu'elle entendit André demander :

— Allô !... C'est l'hôtel Negresco ?... Je voudrais parler à Mme Lambert ?...

« Madame Lambert ! » C'était un trait de lumière pour Jeanne, le nom qui était celui sous lequel Victor la connaissait ! Elle avait un indice ; Victor et André avaient découvert à l'hôtel Negresco une dame Lambert, et, sans doute, Victor était-il actuellement chez cette femme, croyant la rencontrer, elle...

— Oh ! fit-elle... Si cela était... Si je pouvais du coup me venger de lui et m'en débarrasser ?...

Un machiavélique projet venait de germer dans son cerveau...

Elle se retira un peu à l'écart, et lorsqu'André apparut, elle lui dit :

— Tu téléphonais, mon chéri ?... A qui donc ?...

— J'essayais d'avoir la communication avec Nice, pour demander l'hôtel où était Victor, et tâcher de savoir quelque chose... ou du moins de le prévenir qu'il vous attende et qu'il revienne avec vous...

— Alors ?

— Alors, je n'ai pas encore obtenu la communication !... Il faut que je rappelle !...

— Eh bien, rappelle, mon chéri... rappelle... Moi, je vais rejoindre Alice qui m'attend pour sortir.

Et elle s'en fut, légère et joyeuse...

Lorsqu'elle retrouva sa belle-sœur, elle lui dit :

— Chère petite !... Je vous ai fait attendre...

— Oh non !...

— Dites-moi, si cela vous est égal, en arrivant à Nice, nous

irons à l'hôtel Negresco, il y a justement là une personne que j'ai connue à Paris, Mme Lambert, que je serais bien heureuse de revoir. Avec tous leurs départs précipités, André et Victor m'ont fait oublier complètement de lui rendre visite...

Alice acquiesça naturellement à cette demande toute naturelle.

Et, en arrivant à Nice, l'auto conduisit les deux jeunes femmes à l'hôtel Negresco.

— M'attendez-vous, chère amie, ou bien voulez-vous revenir me prendre ? demanda Jeanne...

— Ce sera comme vous le voudrez...

— Allez donc m'attendre à votre hôtel. Sans doute y retrouverez-vous votre mari et je vous y rejoindrai afin que nous partions ensemble pour Cannes...

Après avoir pris congé de sa belle-sœur, Jeanne pénétra dans l'hôtel et demanda :

— Madame Lambert ?

Cinq minutes après, elle était en présence de celle auprès de qui André avait, la veille, à son insu, joué le rôle du prince de Bukovine. Elle lui demanda quelques instants d'entretien et lui dit :

— Madame, vous n'avez pas l'honneur de me connaître, mais j'espère que vous ne refuserez pas de me rendre le service que je vais vous demander...

— Cela dépend, madame, de la nature de ce service ?

— D'abord, permettez-moi de vous poser une question : Avez-vous reçu la visite d'un monsieur Victor Sardac ?...

— Pas encore, mais je l'attends ! Il a téléphoné déjà trois fois et doit venir dans une demi-heure.

— Eh bien !... Vous me laisserez, si vous le voulez bien, le recevoir à votre place...

— Mais pourquoi ?... D'abord, qui est-ce que ce monsieur Victor Sardac ?...

— C'est mon ancien amant... Il m'a abandonnée pour se marier... Et il croit que c'est moi qui habite ici... sous le nom de Madame Lambert, parce qu'il m'a rencontrée hier matin à l'hôtel d'Angleterre !...

— Oh ! Par exemple... dit Blanche... Ce serait lui alors qui est déjà venu hier...

— Il est venu hier ?

— Oui... Le misérable... Il s'est fait passer pour le prince de Bukovine que j'attendais ! Ça a même fait toute une histoire et j'ai failli me brouiller avec ce haut personnage !... S'il s'agit de me venger de lui, je ferai tout ce que vous voudrez...

— Eh bien ! je vous demande seulement de me laisser

votre appartement et de mettre votre femme de chambre à ma disposition...

— Mais que voulez-vous faire ?...

— Peu vous importe ! Puisque vous ne serez pas là !... Vous ne serez toujours pas responsable de ce qui se passera en votre absence...

— Soit !... J'y consens ! Cet individu s'est trop joué de moi... Il mérite d'être puni !...

Et Blanche Lambert appela sa servante :

— Fanny, lui dit-elle, vous vous mettrez aux ordres de madame pendant mon absence et ferez tout ce qu'elle vous commandera. C'est d'accord avec moi, n'est-ce pas ?

— Bien, madame, fit Fanny.

Et lorsque sa maîtresse fut partie, elle demanda à Jeanne :

— Que m'ordonnez-vous ?

— Prenez déjà ce petit acompte.

En même temps, la jeune femme tendait à la soubrette un billet de cent francs.

— Ceci n'est rien ! Vous aurez bien davantage si tout se passe comme je le veux...

« D'abord, dites-moi, on vous a téléphoné de Cannes ?...

— Oui, un monsieur qui n'a pas voulu dire son nom et qui a demandé si madame n'avait pas vu un nommé Bardac ou Cardac... que, lorsqu'il serait là, il téléphone à Cannes, à l'hôtel de la Côte d'Azur...

— Bon. Et ce monsieur Sardac ?

— Oui, Sardac... c'est cela. Il a téléphoné lui aussi et il doit venir...

— Justement, je l'attends. Lorsqu'il viendra, vous l'introduirez dans le boudoir et vous me préviendrez, comme si j'étais votre maîtresse. Je vous dirai après ce qu'il faut faire, n'est-ce pas ?...

— Madame peut compter sur moi...

— Si vous êtes intelligente, vous n'aurez pas à le regretter...

Ce disant, Jeanne se retira dans la chambre de l'amie du prince de Bukovine.

Victor ne tarda pas à arriver. Victor, depuis la veille, se demandait ce qui avait pu se passer entre André et son ancienne maîtresse ; l'attitude de son beau-frère, son départ précipité pour Cannes l'intriguaient ; il se disait que Jeanne, peut-être, n'avait pas promis d'être raisonnable comme l'affirmait André... et il avait décidé, pour être plus tranquille, d'aller lui-même faire une démarche auprès de son ex-amie, après avoir fait partir sa femme.

Le hasard avait voulu qu'il eût en vain téléphoné depuis le matin à l'hôtel Negresco, sans pouvoir parler à celle qu'il croyait être son ancienne amie.

Et il se rendait maintenant au rendez-vous qu'il avait lui-même fixé en se disant :

— Il faudra qu'elle m'explique ce qui s'est passé hier entre elle et André, et j'obtiendrai bien qu'elle me laisse tranquille à l'avenir.

Or, pendant ce temps, Jeanne téléphonait à la pauvre Alice, et lui demandait hypocritement :

— Vous n'avez pas vu votre mari ?

— Non...

— Eh bien ! Venez donc me retrouver à l'hôtel Negresco. Vous demanderez l'appartement de Mme Lambert...

La sœur d'André acceptait et prenait le chemin de l'hôtel où s'ourdissait contre son bonheur un nouveau complot.

Victor arrivait. Il trouva tout naturel d'être reçu par Jeanne, puisqu'il se croyait chez elle.

— Ah ! lui dit-elle... Te voilà !... Hier, tu me fuyais... Aujourd'hui, tu es plus pressé de me voir puisque tu me téléphones depuis ce matin...

La jeune femme avait enlevé sa robe de ville, et s'était sans façon parée d'un peignoir de l'amie du prince de Bukovine, le même d'ailleurs avec lequel Blanche Lambert avait la veille reçu André...

— Alors, fit-elle en riant, on a un petit goût de revenez-y pour la pauvre abandonnée ?...

Victor n'était pas venu pour se laisser séduire. Néanmoins, il crut devoir prendre un ton aimable pour ne pas froisser son interlocutrice.

— Tu sais bien, ma petite, qu'à présent, tout est fini entre nous. A quoi bon réveiller des souvenirs qui nous donneraient des regrets à l'un et à l'autre ?...

— Je ne te plais plus, quoi ? Tu es emballé pour ta femme... Tu fais des comparaisons... et elles ne sont pas à mon avantage...

— Tu ne me comprends pas... Au contraire, si je faisais des comparaisons...

— Alors... pourquoi es-tu venu ?...

— Voilà !... Il faut que tu m'expliques...

— Rien du tout, mon ami. Je ne t'expliquerai rien du tout ici...

Et s'approchant de Victor, elle lui glissa dans l'oreille :

— Viens dans la chambre à côté, dans le lit... je t'expliquerai après tout ce que tu voudras.

— Non !... Non !... faisait Victor.

La tentatrice se pendit à son cou, en lui disant :

— On peut bien s'aimer encore une fois... personne ne le saura...

Et elle entraîna son ex-amant vers la chambre voisine,

où bientôt, désarmé et vaincu, il était couché dans le lit qu'il croyait être celui de sa maîtresse...

— Attends-moi, mon chéri, fit-elle, je vais aller fermer la porte de l'appartement et tirer les rideaux, que nous soyons bien chez nous...

Jeanne fit l'obscurité la plus complète dans la pièce, puis en passant, elle s'empara des vêtements du malheureux Victor en même temps qu'elle poussait dans la chambre assombrie la femme de chambre, dévêtue.

— Allez, lui dit-elle... Et jouez bien votre rôle !...

Une fois dans le boudoir, la femme d'André remit rapidement sa robe de ville, se coiffa vivement de son chapeau et sortit dans le couloir en laissant entr'ouverte la porte de l'appartement...

— Maintenant, fit-elle, que les jeunes époux se débrouillent ensemble !... tant pis pour eux !... La sœur de mon mari n'avait pas besoin d'épouser mon amant !...

Elle s'éloigna juste pour ne pas être vue d'Alice, de la malheureuse Alice qui montait tranquillement « chez madame Lambert » sans penser à mal. La porte de l'appartement était entr'ouverte, elle entra, et se trouva dans le boudoir...

— C'est curieux, dit-elle, il n'y a personne...

Et, innocemment, elle frappa à la porte ; elle allait appeler lorsqu'elle entendit de l'autre côté de la cloison des soupirs étouffés, et une voix féminine qui répétait : « Victor ! Oh ! Victor !... »

Une jeune mariée n'entend pas ainsi le nom de son mari prononcé par une autre sans être émue... Le cœur d'Alice se mit à battre violemment... tout ce qui se passait depuis la veille l'avait énervée, rendue anxieuse; déjà, elle pressentait un mystère... et voilà pour comble qu'à côté d'elle, une femme prononçait amoureusement le nom de son mari !...

Celui-ci d'ailleurs avait été étonné de son côté... car il n'avait pas reconnu la voix de sa maîtresse ; sa compagne, après être revenue se coucher auprès de lui, sans mot dire, s'était laissé caresser et elle venait seulement de prononcer son nom au moment où il la saisissait dans ses bras...

Il avait bondi, s'était levé, tirait les rideaux, en même temps qu'Alice entrait dans la chambre...

Et deux cris de femme étaient poussés à la fois... les deux mêmes cris :

— Ah ! Mon Dieu !

Alice regardait la soubrette couchée dans le lit, et celle-ci considérait Alice, tandis que Victor se précipitait vers sa femme en disant :

— Alice... Va-t'en !... Je vais t'expliquer...

Mais la jeune épousée le repoussait :

— Misérable ! Misérable !... faisait-elle... Je comprends tout maintenant ! Ah ! le lâche ! le lâche !...



Ah ! mon chéri, pardonne-moi (page 63).

Elle fondait en larmes et s'affalait sur le canapé du boudoir.

Et, comme son mari voulait s'empresser auprès d'elle, elle lui criait :

— Laissez-moi !... Laissez-moi !...

— J'ai été trompé, attiré dans un guet-apens !...

— Vous êtes odieux !... Je vous défends de me parler !... Je ne veux plus vous voir !...

Au même moment, Jeanne survenait et demandait :

— Qu'y a-t-il, mon Dieu ?... Que se passe-t-il ?...

Et Alice, se précipitant vers sa belle-sœur, heureuse de trouver enfin quelqu'un à qui confier sa détresse, se jetait dans ses bras :

— Jeanne !... Emmenez-moi vite... allons retrouver André... Mon mari m'est odieux !...

— Mais qu'a-t-il fait ?...

— Il m'a trompée... je l'ai surpris avec cette femme !...

— Oh ! c'est abominable !... faisait Jeanne avec indignation...

Mais Victor, exaspéré, s'avançait vers son ancienne maîtresse, et lui criait :

— Par exemple, je trouve un peu violente votre attitude et je ne comprends pas...

Alice cependant ne laissait pas à son mari le temps de s'expliquer :

— N'injuriez pas ma belle-sœur, elle n'est pour rien dans cette affaire.

— Votre belle-sœur... Madame ?...

— Parfaitement, monsieur... Je suis madame André Derrieux, et je ne m'attendais guère à faire votre connaissance de cette façon...

Puis se tournant vers Alice, Jeanne ajouta :

— Venez, chère amie... Vous avez un frère qui vous consolera et vous soutiendra dans cette rude épreuve...

Et elle entraîna la jeune femme éplorée, tandis que Victor restait effondré dans la chambre de Blanche Lambert, auprès de la femme de chambre, stupéfaite de ce qui arrivait...

— Allons sans tarder avertir André ! disait Jeanne.

Lorsque les deux femmes furent dans l'auto qui les emportait vers Cannes, Jeanne prodigua ses consolations à sa belle-sœur :

— Figurez-vous, lui dit-elle, que cette Mme Lambert n'est pas du tout celle que j'ai connue à Paris. Il y avait une similitude de nom... Quelle étrange coïncidence nous a fait justement rencontrer une maîtresse de votre mari !...

La pauvre petite Alice pleurait, la tête sur l'épaule de celle qui l'avait si odieusement trahie.

— Moi qui l'aimais tant, disait-elle... Oh ! J'en mourrai !...

— Mais non, mais non !... Il ne faut pas mourir pour un

homme qui s'est conduit en criminel vis-à-vis de vous. Vous allez rentrer à Paris et vous l'oublierez...

En elle-même, Jeanne pensait :

— Ça lui passera !... Elle en aimera un autre, et je n'aurai plus mon amant comme beau-frère !...

Lorsqu'André apprit l'événement, il tenta de plaider la cause de Victor, mais Alice ne voulut rien entendre.

— Comment, dit-elle, comment, c'est toi qui défends ce misérable ? Mais il n'a aucune excuse... Cette femme, il la connaissait certainement. Et il avait osé la faire venir à Nice, en même temps que nous... Oh ! c'est honteux, honteux ! Et quand je pense que c'est toi qui m'as jetée dans les bras d'un pareil individu... Demande à ta femme ce qu'elle en pense...

— Il est certain, déclarait Jeanne, que ce sont là des mœurs qui ne sont pas à l'honneur de ce monsieur, et j'espère bien que tu vas rompre toute relation avec lui... Tu ne peux accepter ainsi l'injure faite à ta sœur !... N'aie pas de pitié !... Il ne le mérite pas !...

André fut lâche ! Il redouta de déplaire à sa femme, il prit le parti de sa sœur et tous deux télégraphièrent à l'oncle Jérôme Brindard :

« *Soyez demain à la maison. Arriverons dans la soirée. Evénements graves* .»

— Nous consulterons l'oncle, avait dit André. C'est un homme de bon conseil.

Et tous trois reprirent le rapide pour Paris.

Alice était toute triste, et Jeanne, triomphante, se disait :

— A présent, si Victor essaye de révéler quoi que ce soit sur mon compte, je serai forte pour affirmer qu'il agit par vengeance et que c'est un odieux calomniateur. Personne ne m'a jamais vue avec lui, tandis que lui... il a été surpris avec cette soubrette !... Il n'y a que Blanche Lambert qui pourrait parler, mais elle paraissait heureuse elle aussi, de se venger de lui, à cause de l'histoire de ce prince à laquelle je n'ai rien compris d'ailleurs...

Or, précisément, tandis que Jeanne se faisait ces réflexions, Victor Sardac se trouvait aux prises, à l'hôtel Negresco, avec le comte Besovici, Intendant des Plaisirs du prince de Bukovine et Son Altesse Royale elle-même...

Blanche Lambert n'avait rien trouvé de mieux que de les prévenir tous les deux qu'elle avait découvert l'imposteur, qu'il était chez elle et ils étaient accourus, arrivant au moment où Victor, furieux, avait obligé la femme de chambre à lui avouer comment elle avait été subornée par la fausse Jeanne Lambert.

— Le voilà !... L'entendez-vous ? disait Blanche.

Et le comte Besovici se précipitait sur Sardac et lui disait :

— C'est vous qui avez osé vous présenter ici comme étant le prince de Bukovine. Eh bien ! Vous allez immédiatement faire des excuses à Son Altesse, ou vous battre avec moi, le prince ne pouvant exposer sa précieuse existence dans un duel......

« Au pistolet, à quinze pas... Je ne rate jamais mon homme.

Le prince attendait, ainsi qu'il était de sa dignité. Il attendait, en compagnie de Blanche... mais, lorsque celle-ci vit apparaître Victor qui protestait véhémentement, elle s'écria :

— Ce n'est pas lui !... Ce n'est pas celui qui est venu hier !...

— Eh bien ! Vous avez de la chance ! dit Besovici, sans quoi, je vous abattais ; à quinze pas, au pistolet, je ne rate jamais mon coup...

Victor, dégagé, eut alors une inspiration, et il dit tout bas à Blanche Lambert :

— Madame, j'ai une vengeance à exercer, si vous voulez m'y aider, je vous donnerai le nom du faux prince... Mais à la condition que vous ne le livriez pas à cet individu...

— Pourquoi ?...

— Parce que c'est un brave garçon auquel je ne veux que du bien... Et vous, peut-être, ne lui en voulez-vous pas autant que vous le montrez...

Blanche soupira, en regardant le vrai prince s'éloigner en compagnie de l'Intendant de ses plaisirs, et elle répondit :

— Peut-être, en effet !...

VIII

LA TANTE INATTENDUE

Jérôme Brindard, au reçu de la dépêche de son neveu et de sa nièce, avait couru chez ceux-ci et il avait montré le télégramme à la vieille Véronique, laquelle tomba de son haut :

— Mon Dieu ! fit-elle... Quoi qu'il a pu arriver ?... Pourvu qu'il y en ait aucun de malade !...

— Je me le demande, moi aussi... Enfin, nous le saurons ce soir, à l'arrivée du rapide. Je serai là avec ma femme.

— Oui, c'est cela, venez avec Mme Brindard... Elle qui est si gentille...

— Ah ! vous la trouvez gentille, hein ?

— Pour sûr... et sans façons !... Et puis, elle vous aime bien malgré la différence d'âge ! Ainsi, avant-hier, je lui disais : « Votre mari doit être pour vous comme un père...

— Un père ? s'écria Jérôme scandalisé...

— Eh bien ! Elle m'a répondu, comme vous venez de le faire : « Que dites-vous là, Véronique, un père, mais je suis persuadée au contraire qu'il n'y a pas de jeune marié plus amoureux que « mon petit Jérôme chéri... »

— Elle a dit : « Mon petit Jérôme chéri ? »

— Oui, monsieur !

— Ah ! Véronique ! Il faut que je vous embrasse pour ce mot-là !

Et Jérôme Brindard, tout heureux, embrassa la vieille gouvernante.

Car l'oncle d'André s'était marié, ainsi qu'il l'avait laissé deviner à son neveu... Il n'avait pas pris une femme de quarante ans, ni même de trente, mais une jeune personne qui n'avait pas encore dépassé vingt-cinq ans, une jeune personne qu'il espérait emmener dans le Midi, lui aussi, pour la présenter à ses neveux et nièces, au moment même où venait de lui parvenir la dépêche annonçant leur arrivée :

— Tant pis, avait-il dit, ils connaîtront ma femme en débarquant chez eux... Ils ne s'attendent certainement pas à trouver à Paris une tante aussi gentille.

La tante, elle, faisait tout ce que son mari voulait. Il lui avait parlé de sa nièce Alice en termes des plus élogieux, et elle avait dit :

— J'espère que ce sera une bonne camarade.

Quand il avait été question du neveu André, elle avait fait un peu la moue.

— Je pense qu'il me respectera, ce neveu, qui va être plus âgé que moi !...

— Il le faudra bien !... S'il te manquait jamais, tu n'aurais qu'à me le dire...

Elle avait posé beaucoup de questions par contre sur la femme d'André, demandant comment elle était, où il l'avait connue, comment il se faisait qu'un jeune homme comme lui ait épousé une veuve ; elle avait émis l'hypothèse que peut-être elle avait été sa maîtresse auparavant, ou celle d'un autre ; enfin, elle avait déclaré qu'elle voulait être très réservée à l'égard de cette nièce par alliance, disant :

— Tu comprends, mon chéri, une jeune veuve comme ça, d'après ce que tu me dis, ça m'étonne bien qu'elle n'ait pas eu d'aventures !... Qui sait si elle n'a pas entortillé ton pauvre neveu...

— Mais je t'assure, répondait Jérôme, je t'assure que je n'ai rien vu d'incorrect dans son attitude...

— Oh ! toi ! Tu es si bon, si indulgent !... Il faut avoir confiance en moi, parce que je ne veux pas qu'il se glisse d'aventurière dans ta famille, mon chéri... Ce serait un grand

malheur !... Et je ne sais pas pourquoi, mais cette veuve Langlois m'est plutôt antipathique.

— Il ne faut pas avoir d'idées préconçues, surtout, et ne va pas lui faire sentir lorsque tu la verras. Vois-tu qu'elle te prenne tout de suite pour une ennemie.

— Oh ! sois sans inquiétude... Je saurai être aimable, même si mon impression est mauvaise, mais je te dirai ma façon de penser...

Jérôme Brindard ne contrariait pas sa jeune épouse, mais il n'arrivait pas à comprendre pourquoi elle se montrait si méfiante à l'égard de Jeanne.

Il s'en était ouvert à Véronique, mais celle-ci lui avait répondu :

— Peut-être bien que madame Brindard a raison. Après tout, M. André s'est emballé tout d'un coup sur cette veuve... je me demande pourquoi. Il ne manquait pas de jeunes filles qui auraient accepté de l'épouser et qui auraient été de meilleurs partis pour lui !...

La vieille gouvernante, nous l'avons dit, était remplie de sympathie pour la femme de l'oncle Jérôme, parce qu'elle « n'était pas fière du tout »... Elle l'appelait familièrement « ma petite tante », ce qui amusait beaucoup la jeune Mme Brindard, laquelle lui disait en riant :

— Ils vont être épatés, les neveux et les nièces, de voir une « petite tante » qu'ils ne connaissent pas.

— Oui, mais ils vous aimeront tout de suite... j'en réponds !...

— C'est à savoir !... avait répondu, pensive, l'épouse de l'oncle Jérôme.

***

A peine arrivés à la gare de Lyon, Alice, André et Jeanne se firent conduire au domicile familial où les attendaient impatiemment Véronique, l'oncle Jérôme et la femme de celui-ci. La « petite tante » n'était pas la moins impatiente d'ailleurs, et, si l'oncle et la vieille gouvernante se montraient très inquiets, la jeune femme, elle, témoignait d'une grande nervosité qui n'avait sans doute pas les mêmes raisons.

Il avait été arrêté entre elle et son mari qu'elle ne se montrerait pas tout de suite, et qu'elle laisserait d'abord les voyageurs expliquer le motif de leur brusque retour. Mais, depuis Eve, toutes les femmes sont possédées par le démon de la curiosité et la jeune femme se tenait, l'oreille aux aguets, derrière une porte pour écouter ce qui allait se dire.

Lorsqu'il vit entrer les deux femmes et André, Jérôme s'exclama tout de suite :

— Et Victor ?

Ce fut Alice qui lui répondit en éclatant en sanglots :

— Mon bon oncle !... C'est épouvantable !... Victor est un misérable ! Il m'a trahie... et je l'ai laissé à Nice avec sa maîtresse !...

La « petite tante » étouffa, derrière la porte, un cri d'indignation devant le malheur de la jeune épousée.

Quant à l'oncle, il dit seulement :

— Saperlipopette !... En voilà une histoire !... Voyons, expliquez-moi cela...

— Demandez à Jeanne ! Elle va vous raconter... Moi, je n'en aurais pas le courage.

Et Jeanne raconta à sa façon l'aventure de l'hôtel Negresco en noircissant le plus possible le pauvre Sardac...

Jérôme se grattait la tête :

— Mais il aurait peut-être fallu lui donner le temps de se disculper !...

— Se disculper ? s'écria la femme d'André, que dites-vous-là ! Alors que ce monstre était dévêtu et couché avec cette fille...

— Oui, mon oncle, disait Alice en se tamponnant les yeux avec son mouchoir, il était couché avec elle !... Comprenez-vous pareille infamie ?...

Mais l'oncle était plutôt enclin à la mansuétude.

— Peut-être y avait-il des circonstances atténuantes ?... Qu'en penses-tu, André ?...

André était très embarrassé...

— Tout de même, Victor a exagéré... tromper sa femme ainsi, pendant son voyage de noces !...

— Évidemment, dit Jeanne, M. Brindard n'a pas notre point de vue. Il n'est pas marié, lui...

— Mais si, mes enfants, mais si, je suis marié... Précisément, ma femme est là...

— Votre femme ? s'écrièrent à la fois André et Alice.

— Oui, dit Véronique... et vous savez, c'est une petite tante charmante et tout plein gentille qu'il vous a donnée, l'oncle Jérôme...

— Je ne le fais pas dire à cette bonne Véronique. Et comme cette chère enfant est pleine de bon sens, je vais lui demander de venir tout de suite pour nous donner son avis !... Tenez-vous bien, vous savez, devant madame Jérôme Brindard !...

— Mâtin, dit André... Elle va nous gronder, cette brave femme... Pourvu qu'elle ne soit pas trop revêche !...

— Revêche ! Vous n'y pensez pas, s'écria la vieille gouvernante. Elle n'est pas plus âgée qu'Alice ou votre épouse...

Tous trois se regardèrent ; ainsi l'oncle avait épousé une jeune femme... et, naturellement, ils se tinrent sur leurs gardes.

Jérôme, rayonnant, ouvrit la porte :

— Viens donc, chère petite, que je te présente à la amille...

Mme Jérôme Brindard entra, tandis que son mari disait :

— Mes enfants, voici votre tante !...

Elle s'avançait, souriante, la main tendue, élégante, fraîche, jolie, les yeux brillants de plaisir et de malice, cette blonde petite Parisienne...

André recula de trois pas, ouvrit la bouche sans pouvoir proférer une parole, tandis que la femme de son oncle lui disait, en lui tendant la main :

— Bonjour, mon neveu !...

Oh ! ce « bonjour, mon neveu ! », il y avait une expression dedans, une expression de moquerie, à laquelle le malheureux époux de Jeanne ne se trompa pas, car la femme de l'oncle Brindard, il l'avait reconnue tout de suite, et il ne savait plus quelle contenance tenir devant elle...

Sa « petite tante », c'était Lucie, son ancienne maîtresse qu'il avait lâchée pour épouser Jeanne !...

Oui, c'était Lucie qui s'avançait toute souriante vers lui, Lucie qu'il allait lui falloir maintenant accepter comme sa parente !

Le monsieur qui suivait la petite dactylographe, le monsieur qui était monté un jour chez la mère de Lucie, c'était Jérôme Brindard. Et lorsque, le soir du mariage de son neveu, il lui déclarait qu'il se sentait capable de rendre heureuse une jeune fille, c'est que déjà il était fiancé avec la charmante enfant, qu'André venait d'abandonner et qui lui avait adressé la lettre que nous connaissons...

— Ma femme te fait peur ! disait Jérôme en riant à son neveu.

— Oh ! non !... Non... Je ne m'attendais pas à voir une « tante » aussi gracieuse... Aussi...

— Chut ! fit Lucie... Ne me faites pas de compliments avant de me connaître...

Puis elle se tourna vers Alice, et, ingénument, lui demanda :

— Et votre mari, il n'est pas avec vous ?...

— Non, dit précipitamment Jérôme, on va t'expliquer cela tout de suite...

Jeanne s'avança à son tour :

— J'espère, madame, dit-elle, que nous serons bonnes amies...

Lucie lui adressa un regard dont elle voila tout de suite l'éclat, puis, riant nerveusement :

— Moi aussi, ma chère nièce !... Mais expliquez-moi donc pourquoi la sœur d'André est si triste...

— Oui, Jeanne, fit Alice... racontez donc aussi à la femme de mon oncle, le grand malheur qui m'est arrivé...

Et Jeanne dut refaire de nouveau le récit de l'infamie de Victor ; elle s'y complut, chargeant encore davantage son ancien amant.

Lucie alors s'approcha d'Alice :

— Pauvre chérie ! lui dit-elle... Vous permettez, n'est-ce pas, que je vous appelle ainsi... comme je vous plains, allez... Figurez-vous que j'ai une amie à qui il est arrivé quelque chose d'à peu près semblable !... Et vous l'aimiez bien, ce méchant mari ?...

— Oh ! oui ! Aussi, il n'en est que plus coupable !... Et je le déteste...

— Il y a de quoi ! dit Jeanne...

Mais Lucie la regarda encore, de la même étrange façon que l'instant d'auparavant...

— Pourquoi tant vous acharner après lui ?... Il ne vous a rien fait à vous... Peut-être que l'on aurait pu arranger les choses... et qu'il serait revenu repentant auprès de son épouse ?...

— Vous pourriez supporter cela, vous, madame ?...

— Je l'ignore ! Seulement, cette pauvre petite a l'air si malheureuse...

— Oh oui ! Vous avez raison, je suis bien malheureuse !...

— Vous voyez, s'écria Jérôme, vous voyez, Lucie a bon cœur, elle, elle pense tout de suite à pardonner !...

— Certainement, et je suis persuadée que mon neveu est de mon avis... N'est-ce pas, André ? Tu permets, Jérôme, que je l'appelle André ?

— Comment, si je le permets, mais je te le demande, au contraire... Même je veux que vous vous embrassiez...

Lucie, mutine, s'avança vers son ancien amant, lui disant :

— Allons, André, embrassez votre tante !...

Et André embrassa Lucie, il l'embrassa sur la joue, respectueusement, ce qui n'empêcha pas la petite mâtine de lui murmurer à l'oreille :

— Ta femme est une sale rosse !...

Quant à Jeanne, elle ne s'expliquait pas pourquoi, mais elle se sentit soudain jalouse de cette « petite tante » si jeune.

Cependant, comme on était en train de s'embrasser, elle dut elle aussi appliquer un baiser sur les joues de Lucie, qui le reçut froidement, après quoi la « petite tante » se jeta dans les bras d'Alice, à laquelle elle dit :

— Ma chère Alice... je veux vous consoler, moi... et je vous ramènerai votre époux, si Jérôme le permet...

— Bien sûr, déclara Brindard, bien sûr. C'est aussi mon avis. Et je ne veux pas admettre qu'on condamne quelqu'un sans l'entendre...

Jeanne se mordait les lèvres de dépit ; elle ne put s'empêcher de déclarer :

— Vous ferez ce que vous voudrez ; en tout cas, moi, je préfère ne jamais revoir ce monsieur !... Et j'espère bien que mon mari ne m'imposera pas sa présence !....

Mais Alice était gagnée; Lucie avait conquis sa sympathie et la femme désolée de Victor déclara :

— Vous êtes bien gentille, « petite tante » et je vous aime déjà beaucoup !...

Brindard et Lucie se retirèrent. En rentrant, Jérôme dit à Lucie :

— Eh bien, chère amie, quelle est ton impression sur la femme d'André ?...

— Mauvaise, mon chéri, très mauvaise. C'est une personne hypocrite qui cache son jeu... Je te dirais bien l'effet qu'elle m'a produit, mais tu m'en voudrais.

— Non. Je te le promets... Dis-le moi...

— Eh bien !... Elle a très mauvais genre !... On dirait une de ces femmes qui racolent les hommes... dans les musées ou les jardins publics !...

— Crois-tu ?...

— Ne va pas le dire à ton neveu, au moins...

— Pourquoi ?... Je le lui dirai au contraire, mais tu peux être sans crainte, il ne saura pas que ça vient de toi...

Lucie ne répondit pas. Elle était heureuse au contraire à la pensée qu'André saurait « que ça venait d'elle »... Depuis qu'elle connaissait la parenté existant entre son mari et son ancien amant, elle attendait avec impatience le moment de sa vengeance qu'elle venait enfin de savourer.

Ce soir-là, Jérôme ne comprit pas pourquoi sa femme se montrait si amoureuse. Mais il fut heureux de l'entendre lui dire sur l'oreiller :

— Mon chéri !... Tu ne te douteras jamais combien je t'aime !...

IX

VICTOR A SA REVANCHE

Victor avait quitté Blanche Lambert en lui promettant de lui donner des nouvelles du faux prince de Bukovine. Mais, en même temps, il était parti comme un fou, se rendant à son hôtel, où on lui avait appris que sa femme avait quitté Nice en auto...

Il se mit immédiatement en route, lui aussi, pour Cannes ; mais il n'avait aucun indice et rechercha en vain dans les hôtels de la ville André, Alice et Jeanne... Ce ne fut que le lendemain qu'il acquit la certitude que tous tros étaient partis pour Paris... Il télégraphia à Blanche Lam-

bert, en lui disant que c'était dans la capitale qu'il retrouverait le coupable et s'embarqua lui-même dans le rapide.

Précisément, le prince et son intendant quittaient eux aussi Nice pour Paris, ce qui permit à Blanche de monter également dans le train pour gagner les rives de la Seine.

En route, Blanche disait à sa femme de chambre :

— Fanny, je crois que ce pauvre garçon a été victime d'une odieuse machination ; il est désespéré car il semble adorer sa femme. Notre devoir est de l'aider à réparer le mal dont nous nous sommes rendues complices...

Et Fanny avait acquiescé, tout en disant :

— Ça m'ennuierait pourtant de rendre les mille francs que cette dame m'a donnés.

— Tu les garderas, ma petite... car tu les as tout de même gagnés.

Aussi, dès son arrivée, Blanche fit connaître son adresse à Victor Sardac.

Celui-ci s'était demandé tout d'abord s'il se présenterait chez sa femme pour essayer de se disculper, ou si, avant tout, il ne tenterait pas d'avoir une entrevue avec André, dont il ne comprenait pas l'attitude. Il était exaspéré et prêt à aller trouver son beau-frère pour lui dire que Jeanne avait été sa maîtresse et qu'elle avait machiné un guet-apens contre lui...

Et puis, il se prenait à en vouloir autant à André qu'à Jeanne. En somme, comment le frère d'Alice avait-il connu son ancienne maîtresse ?... Cela devait durer depuis assez longtemps puisque, dans sa lettre de rupture, Jeanne parlait déjà d'un prochain mariage. Eh quoi ? L'auraient-ils trompé ensemble avant qu'il pensât lui-même à épouser la jeune Alice ?...

Il ne savait que penser ni quel parti prendre, lorsqu'il reçut une lettre de Jérôme Brindard, le priant « avant de rien faire, de bien vouloir venir le voir, afin de s'expliquer posément, entre amis... »

— C'est vrai ! fit Victor. Il y a l'oncle Jérôme ! Que n'y ai-je pensé plus tôt. Il paraît lui, animé de bonnes intentions... Allons le trouver !...

Depuis l'avant-veille où étaient arrivés André, sa femme et sa sœur, il y avait déjà un froid entre le ménage Brindard et les époux Derrieux.

— Je ne sais pas, avait dit Jeanne, où ton oncle est allé chercher cette petite... Mais je ne tiens pas à la fréquenter! Elle est vulgaire comme tout, désagréable, et a un petit air de se ficher du monde qui me porte sur les nerfs. Qu'en penses-tu, André ?

— Oh ! Je suis absolument de ton avis, et mon intention est de faire savoir à mon oncle que s'il veut venir nous

voir, il fera auss bien de nous épargner la visite de cette « petite tante ».

— C'est une rien du tout qui le mène par le bout du nez. Mais je ne veux pas qu'elle me fasse la loi !... Tu as vu cet air avec lequel elle excusait ton misérable beau-frère ?...

— Oui !... J'ai vu !...

— Oh ! disait Alice, c'était pour me consoler... Je ne suis pas de votre avis, moi, je la trouve très gentille...

— Vous avez tort... elle cherche à vous séduire, vous aussi. Mais avec moi, elle a vu que ça ne prenait pas... Tout de suite, elle m'a traitée en ennemie, sans que je lui aie rien fait... C'est inimaginable !...

André, lui, savait très bien ce que Jeanne avait fait à Lucie et pourquoi celle-ci la traitait en ennemie. Mais André était au fond très heureux de l'attitude de sa femme, car elle lui permettait d'éviter toutes relations avec sa nouvelle « tante ».

Aussi déclara-t-il qu'il allait tout de suite faire prévenir l'oncle qu'il valait mieux que la nouvelle Mme Brindard restât chez elle, car elle n'était pas « du même monde » que sa femme.

Alice protesta vainement... Et Véronique lui dit :

— Votre belle-sœur a tort, madame... La « petite tante » est très gentille... et, à votre place, moi, j'irais la voir...

— J'irai aussi, Véronique, car je ne veux pas qu'elle croie que je suis de l'avis de Jeanne... Je ne sais pas ce qu'elle a contre elle...

— Ce qu'elle a, la femme de monsieur André, elle a qu'elle veut faire la loi à tout le monde, que c'en est révoltant... Même que, sans elle, vous ne seriez pas brouillée avec votre mari qui paraissait si amoureux de vous, qu'il y a encore du louche là-dessous, c'est moi qui vous le dis... Tenez, la petite tante, elle le disait sans la connaître, que pour s'être fait épouser par monsieur André, ça devait être une intrigante... Et elle avait bien raison, allez !...

Lorsque Jérôme Brindard lut la lettre de son neveu, que celui-ci lui avait fait porter le jour même, il entra dans une violente colère.

— Celle-là, elle est raide, par exemple, dit-il !... Il en a du toupet, André...

Et il montra la lettre à Lucie, laquelle déclara dédaigneusement :

— Il a raison. Sa femme et moi, nous ne sommes pas du même monde... Moi, je suis du monde tout entier...

Ce à quoi Jérôme répondit :

— Bravo !... Je vais lui répondre deux mots...

— Laisse-le donc tranquille... Il reviendra lui-même te

demander pardon quand il sera fixé sur la valeur réelle de sa gourgandine...

— Sa gourgandine... tu as dit le mot... sa gourgandine...

— Sait-on seulement quel rôle elle a joué dans cette affaire de Nice contre ce pauvre Sardac ?... Voilà ce qui serait intéressant à connaître.

— Oui... Il y a un mystère là-dessous.

— Ecris donc au mari d'Alice de venir nous voir... Elle n'est pour rien dans la lettre d'André, Alice... Si on la réconciliait avec Victor, il me semble qu'elle serait furieuse, la dame du Luxembourg...

— Pourquoi l'appelles-tu la dame du Luxembourg ?...

— C'est une idée comme ça ?... Je la vois, donnant des rendez-vous à un amant de ce côté-là, au musée ou dans le jardin...

— Tu es toujours amusante, toi... Je vais écrire à Victor..

Et c'est ainsi que Jérôme adressa à Sardac la lettre que celui-ci recevait dès le lendemain.

L'époux de la pauvre Alice n'attendit pas plus longtemps. Il se rendit sur-le-champ chez Brindard qui l'accueillit de la façon la plus cordiale, lui disant :

— Eh bien ! Mon pauvre ami ! Qu'est-ce donc que cette histoire ? Il faut arranger vite cette affaire-là ?.. Figurez-vous que ma femme et moi nous sommes mis dans la tête de vous réconcilier à tout prix avec ma nièce... qui vous aime toujours...

— Bien vrai ?...

— Comment en douter ! dit Lucie ; elle passe son temps à crier que vous êtes un misréable, qu'elle vous hait, qu'elle vous déteste !... Est-ce que ça n'est pas une grande preuve d'amour ?...

— Peut-être !

— Sûrement ! Sans ça, elle s'amuserait, elle flirterait, elle ne penserait plus du tout à vous !...

Victor admirait la logique de cette jeune femme, pour laquelle il se sentait pris d'une grande sympathie. Aussi, mis en confiance, il déclara :

— Je vais tout vous dire, cela vaut mieux !...

On pense si Lucie poussa des cris, se montra scandalisée, indignée en apprenant que Jeanne était la maîtresse de Sardac avant de se faire épouser par André.

Elle bondissait, elle ne trouvait pas assez de mots pour la fustiger.

— Mais c'est une pervertie !... elle est pire qu'une fille des rues ?... Jérôme... tu ne peux pas tolérer ça, ton devoir est d'avertir André tout de suite. Oh ! dire que je lui ai tendu la main, que je l'ai embrassée, et ta nièce, cette malheureuse

Alice, qui est la pureté même, qui en fait sa compagne de tous les jours... C'est inconcevable ! Mais André a donc les yeux bouchés... Il n'a donc pas vu à qui il avait affaire !...

— Il en était certainement amoureux fou depuis longtemps, déclara Victor, car je me souviens qu'au moment de mes fiançailles, il me parla un jour d'une petite amie qu'il voulait abandonner... sans doute pour Jeanne qui me trompait avec lui...

— Parbleu ! C'est bien évident... répondit Lucie... Et soyez persuadé que la malheureuse qu'il a délaissée devait valoir cent fois mieux que cette femme. Je n'en dis rien, à cause de vous, et que je ne veux pas accabler devant vous une personne à qui vous avez fait l'honneur de la distinguer... mais je vous laisse juges, Jérôme et vous...

« Ce qu'il y a de certain c'est que, dès qu'elle a su que vous étiez son beau-frère elle n'a eu qu'une idée, c'est de se débarrasser de vous en vous brouillant avec votre femme.

« Heureusement nous sommes là, nous, et nous allons y mettre bon ordre.

« Cette Blanche Lambert est prête à témoigner, n'est-ce pas ?... Venez donc demain ici avec elle... Et soyez fort, parce que votre femme sera là...

Victor, tout ému, s'en alla heureux, et promit de revenir le lendemain avec Blanche et la femme de chambre de celle-ci...

Par l'intermédiaire de Véronique, l'oncle Jérôme fit mander sa nièce qui accourut...

— Ma petite Alice, lui dit-il, tu as été odieusement trompée par ta belle-sœur... Et ton mari n'est pas coupable...

— Cependant, mon oncle, je l'ai vu...

— Ne t'emballe pas... Il ne faut pas toujours croire tout ce que l'on voit, demande plutôt à ta « petite tante ».

— Oh non ! alors !... appuya Lucie.

Et ce fut elle qui raconta toute l'histoire.

— Comment, s'écriait Alice, Jeanne est une ancienne maîtresse de Victor... C'est fantastique !...

— C'est cependant vrai ! Et c'est elle qui avait comploté le guet-apens. Cela vous explique pourquoi elle avait la migraine afin de ne pas rencontrer votre mari... et pourquoi elle vous a entraînée à cet hôtel Negresco où elle avait attiré le pauvre Victor, sous prétexte d'une dernière entrevue... D'ailleurs, Mme Lambert et sa femme de chambre qui sont là vont vous confirmer ce que je vous dis...

Mme Lambert et Fanny confirmèrent, en effet, les dires de Lucie...

Et la pauvre Alice s'écria :

— Mais Victor ! Où est-il ? Vite, allons le retrouver !...

Elle avait à peine prononcé cette phrase que Victor

accourait, car Victor était dans la pièce voisine. Alice se jetait aussitôt dans ses bras, en disant :

— Ah ! Mon chéri !... Mon chéri !... Pardonne-moi !...

— Non... C'est toi qui dois me pardonner...

— Vous êtes fous, interrompit Lucie, ne perdez pas de temps à vous pardonner. Aimez-vous, ça vaudra mieux !...

***

Il restait à confondre Jeanne et à prévenir André... Celui-ci, que sa sœur était venu chercher pour l'emmener chez l'oncle Jérôme, n'avait accepté qu'à regret de la suivre ; il fut stupéfait d'y trouver Blanche Lambert qui le reconnut tout de suite comme étant le faux prince de Bukovine, mais promit de ne point le désigner à la fureur vengeresse du terrible Besovici.

Elle témoigna du guet-apens tendu par Jeanne à Victor, et celui-ci déclara à son ami que s'il lui avait présenté sa fiancée avant de l'épouser, il l'eût dissuadé de prendre pour femme cette veuve qu'il avait eue lui-même pour maîtresse...

— Ce n'est pas vrai, dit André.. Donne-moi une preuve.

— Il y a déjà son attitude à Nice... Il y a ensuite cette lettre qu'elle m'a écrite où elle parle de son projet de mariage.

Victor remit à André la lettre de Jeanne, la fameuse lettre qui s'était croisée avec la sienne...

Et il ajouta tout bas, pour son beau-frère seul...

— Enfin, je ne pense pas que pour t'épouser, Jeanne ait fait disparaître le grain de beauté qu'elle possède sur la cuisse gauche...

André regarda Victor :

— Ah !... La garce !... fit-il. La garce !... Je vais divorcer !..

Lucie triomphante s'approcha :

— Ne vous désolez pas, mon neveu... Allez... Il paraît que vous avez abandonné pour cette aventurière une gentille petite amie... peut-être la retrouverez-vous... En attendant, vous aurez pour vous consoler, votre famille, votre sœur... et aussi, si vous le voulez, votre « petite tante »...

André sourit et, avec la permission de l'oncle Jérôme, il embrassa Lucie...

Jeanne dut partir et accepter le divorce...

Victor et Alice reprirent leur lune de miel interrompue.

Et André se consola avec « la petite tante » au détriment du pauvre oncle Brindard, qui ne s'aperçut de rien...

L'ancien mari de Jeanne se consolait d'ailleurs aussi de temps en temps avec Blanche Lambert, qui lui avait pardonné d'avoir, malgré lui, pris un jour la place du prince Bukovine. Afin d'éviter toute surprise, Blanche avait même présenté André comme son cousin au comte Besovici, qui,

cela va de soi, s'était pris d'une grande sympathie pour ce jeune homme, auquel il répétait souvent :

— Votre cousine, c'est une bonne fille, mais un peu naïve.

« Exemple : ce jour où elle a pris un aventurier quelconque pour Son Altesse Royale... Ça ne fait rien, voyez-vous... j'ai toujours regretté de ne pas l'avoir retrouvé, ce gaillard-là... je l'aurais provoqué en duel... Je l'aurais abattu comme un chien... Au pistolet... à quinze pas, je ne rate jamais mon homme.



Imp. spéciale des Éditions Prima. — 34.294

COLLECTION GAULOISE

PARAISSANT LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS

Est en vente chez tous les libraires et marchands de journaux

---

Un roman complet : 1 fr.

ROMANS PARUS

1. La Vertu d'Alfred.
2. L'Apprentie Cocotte.
3. Un Tour de Cochon.
4. La Maison du N° 8.
5. Le Satyre de Meudon.
6. La Galerie des Vierges.
7. Hallucinations amoureuses.
8. La Ceinture de chasteté.
9. Les Nuits de Messaline.
10. Cœurs en Folie.
11. Amour de Singe.
12. Les Jumeaux de Pétasson.
13. L'Amant de Gaby.
14. Une Poule par jour.
15. L'affolante Lilette.
16. Moderne Don Juan.
17. Une petite Rosse.
18. Folies amoureuses.
19. Agence d'amour.
20. Amour de Rustre.
21. Un Viol aux Quat'z'Arts.
22. Amoureux Caprices.
23. Voluptueuses Etreintes.
24. L'Amour à Lesbos.
25. Les Surprises du Mariage.

Pour paraître prochainement : **Perversités frivoles.**

Chaque volume est envoyé franco contre la somme de 1 franc en timbres adressée aux

EDITIONS PRIMA, 67, rue Servan, Paris (XIe).

Imprimerie spéciale des EDITIONS PRIMA. — 34.294.